

**Pâques des eaux vives  
au Mont Saint Michel**

---

**Jobic Kerlan,  
homme du dialogue**

---

**Travail et mission**

---

**Xavier Campagne :  
Un frère du chemin**

---

**Baptiser en Limousin**

# MISSION DE FRANCE ET ASSOCIATION

## Sommaire

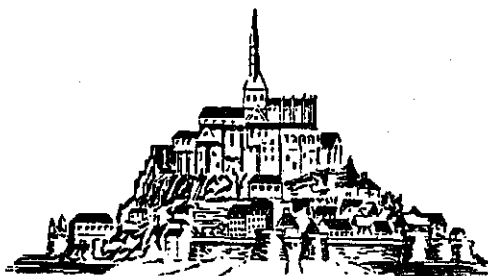
Pâques des Eaux Vives Au Mont Saint Michel Hervé Bienfait .....	p. 1
Jobic Kerlan, homme du dialogue Louis Fontugne .....	p. 5
Travail et mission Collectif Galilée .....	p. 20
Xavier Campagne, un frère du chemin Interview .....	p. 47
Baptiser en Limousin Collectif .....	p. 55

---

La Lettre aux Communautés est un lieu d'échange et de communication entre les équipes de la Mission de France, les équipes diocésaines associées et tous ceux, laïcs, prêtres, religieuses, qui sont engagés dans la recherche missionnaire de l'Eglise, en France et dans d'autres pays. Elle porte une attention particulière aux situations qui, aujourd'hui, transforment les données de la vie des hommes et la carte du monde. Elle veut contribuer aux dialogues d'Eglise à Eglise en sorte que l'Evangile ne demeure pas sous le boisseau à l'heure de la rencontre des civilisations.

Les documents qu'elle publie sont d'origine et de nature fort diverses : témoignages personnels, travaux d'équipes ou de groupes, études théologiques ou autres, réflexions sur les événements... Toutes ces contributions procèdent d'une même volonté de confrontation loyale avec les différentes situations et les courants de pensée qui interpellent notre foi. Elles veulent être une participation active à l'effort qui mobilise aujourd'hui le Peuple de Dieu pour comprendre, vivre et annoncer plus fidèlement l'Evangile du Salut.

---



# ***Pâques des "Eaux vives" au Mont Saint Michel***

Hervé BIENFAIT

Imaginez, messieurs-dames ! Imaginez, au petit matin, un campement encore lourd de pluies et de nuit, une nuit courte d'ailleurs, et de plein vent... Imaginez-vous les yeux encore enfarinés et le bol à la main, tendus vers quelque marmite d'eau chaude, réveillés que vous êtes depuis plusieurs minutes, messieurs-dames, par un martèlement métallique et décidé, des coups impitoyables et réguliers. Que se passe-t-il donc ? Vous ouvrez alors les yeux : c'est le matin de Pâques, vous avez tout juste vingt ans, et dans la cour du prieuré d'Ardevon — 7 km au Nord de Pontorson, Manche —, le spectacle est là devant vous ; trois par trois, des hommes enfoncent les clous, oui vraiment, et sur chaque clou les masses cinglent avec roulement, résolument... C'est beau, et c'est un chapiteau de cirque qu'on est entrain de lever là, au beau milieu d'un rassemblement de huit cents jeunes.

Un chapiteau pour la fête de ce soir. Une fête qui promet d'être échauffée, après deux jours de liens fissés en tous sens, entre aumôneries venues du Nord et de l'Ouest, scouts de France et jeunes des Parcours de Croyants, prêtres de la Mission de France et séminaristes de Bombay, invité roumain et groupes de musique pop française. A ce public acquis d'avance, il pourra être facile de donner en pâture ses tubes préférés, ceux de « Téléphone » ou d'autres, et tout l'art sera de ne pas faire dans la démagogie, de ne pas en profiter pour faire crier à la foule qu'elle croit en la Résurrection ! Car cela n'est pas acquis...

Après le petit déjeuner, tout à l'heure, différentes marches partiront en direction des villages alentour, à la rencontre de « témoins de la Résurrection ». Et voici que quelques-uns font route vers un village du nom de Tanis, à 4-5 km de là, et discutent entre eux à propos d'une question posée en chemin : « Pour vous, Jésus, est-ce un échec ou une réussite ? ». La conversation se fait controversée, car cette histoire manque de rigueur, elle se termine trop bien pour être vraie, le héros est sauvé à la fin... L'un ou l'autre, rationnel, enfonce le clou : « Qui nous prouve que ce n'est pas une invention ? ». Une autre hésite sur le seuil : « J'aimerais y croire ». Puissent-ils reconnaître dans leur vie tous les moments où le cœur aura brûlé vrai à la rencontre de l'Autre, ou de l'Évangile !

Mais revenons justement, si vous le voulez bien, aux Écritures que nous avons relues, aux événements de la veille, à tout ce qui s'était passé...

D'abord, au commencement, il y eut à la surface des eaux comme un récit encore inarticulé, un vaste récit sortant en quelque sorte des eaux, ou plutôt les traversant comme une grande geste, une épopée frayant sa route dans les éléments mêlés de la mer et du ciel. Devant, il y avait seulement notre guide — même âge que la plupart, elle aurait pu être des nôtres —, parfois une corde en travers d'un bras de mer plus violent, et au fond des brouillards la silhouette sûre du Mont Saint Michel. Deux heures de traversée des grèves, à huit cents personnes, pieds nus dans les vases et les courants d'eaux froides. Par deux fois, au fond de l'eau, sous nos pieds, le sol allait se dérober ; sous notre poids des plaques tectoniques commencent à bouger, s'enfoncent d'un bord ou de l'autre, nous faisant craindre de tomber, nous pressant de tendre une main, nos bras vers les autres pour traverser d'un seul peuple avant que la mer ne revienne emplir et noyer cette immense baie. Passage des eaux vives et remontée à nos mémoires d'un vieux récit, d'une profonde et primordiale expérience de nos pères dans la foi. Du moins pour ceux à qui on l'avait raconté...

Le soir, de toutes parts et comme une large étendue de silence et de perdition, la mer entourait le Mont, et les remparts étaient fermement étanches, bouclés de partout, nous opposant en bout de digue leur muraille dure. Or nous étions là, au pied. Juste une petite brèche aperçue alors, une porte étroite, une entrée possible par laquelle un par un, chacun et chacune personnellement, nous choisîmes de passer, toutes et tous, les huit cents, un par un et pendant un long moment, comme au compte-gouttes. Et de l'autre côté de la ruelle, au compte-gouttes, le flot regrossissait et montait, tout étonné encore entre les lumières des échoppes et les cris des passants.

Ce fut alors la deuxième halte, autour d'un carré d'herbe au pied de la falaise de vitrail et de pierres de taille, baignée de lumière. Nous étions foule, et comme un flot continuant de monter, nous commençons à envahir les remparts autour, au-dessus, parfois le dos au vide. Du large arrivaient des pans entiers de ténèbres déchirées, de bruine et de vents mêlés, qui pleuraient dans les faisceaux de lumière, tournoyaient, imprégnaient de froid les visages, les mains, peut-être encore quelques pieds nus... Était-ce vraiment déjà Pâques ? Notre évêque avait allumé des torches, au fond du carré herbeux, un petit jardin où se trouvait un Crucifix, une chorale, et un micro : « Et Dieu dit : qu'il y ait un firmament au milieu des eaux, et qu'il sépare les eaux. Dieu fit le firmament, il sépara les eaux qui sont au-dessous et les eaux qui sont au-dessus. Et ce fut ainsi... Il y eut un soir, et il y eut un matin... ». Première lecture des Écritures.

Il y en eut d'autres, mais ce serait trop long. Il y eut Moïse et les prophètes, avec Isaïe pour expliquer de la part de Dieu : « De même que la pluie et la neige qui descendent des cieux n'y retournent pas sans avoir abreuvé la terre, sans l'avoir fécondée et l'avoir fait germer... de même la Parole qui sort de ma bouche ne me reviendra pas... sans avoir accompli sa mission ». Il y eut ensuite la sagesse et la prière des psaumes. Il y eut enfin Paul aux Romains quand déjà, transis de froid, nous nous levions pour monter enten-

dre l'Évangile de la Résurrection avec la communauté des moines et des fidèles déjà rassemblés.

Imaginez, frères et sœurs, imaginez cette entrée qui fut la nôtre, dans l'abbatiale Saint Michel, cette nuit-là. Imaginez cette marée humaine et montante se déversant au sommet dans la porte de l'église, en silence, dans un grand frôlement de cirés mouillés et de pas ralentis, saisis par le joyau de lumière, l'écrin des pierres et des voûtes, et la chaleur de la prière commencée. Longtemps, dans la patience de la prière des moines, la marée a inondé les bas-côtés, puis la grande nef et le pourtour du chœur, emplissant irrésistiblement toute la coque du vaisseau. Alors le père abbé et quelques autres se sont tournés vers nous et sont descendus à travers le flot encore mouvant des huit cents nouveaux venus, pour venir accueillir et revêtir notre évêque, à l'entrée de l'église, et quelques concélébrants, avant de retraverser avec eux une foule étale, priante, jusqu'au cœur de l'église, pour la célébration de l'Eucharistie. Il devait être près de minuit.

Demeure une question : vous avez vingt ans, vous aimez « Téléphone » et vous y êtes plus à l'aise que dans le gothique et le monacal, avez-vous suffisamment sous vos pieds le terreau culturel et religieux, en mémoire le récit de vos pères croyants, et devant les yeux l'expression symbolique de la foi qui vous permet vraiment d'entrer, avec vos références, vos sensibilités, vos langages ? Par contre, si ce langage est celui des bandes dessinées qui se terminent bien parce qu'au dernier moment « le héros est sauvé », il est sûr que le rassemblement de Pâques aura fait découvrir la différence : comment, dans la Bonne Nouvelle dont il est question ici, Jésus n'a pas échappé juste avant — Il y est passé —, et comment tout indique que, pour nous aussi, la « mouillure » est totale dans le Passage qu'il ouvre devant nous. Les témoins de la Résurrection de différents villages l'auront fait en témoignant de la souffrance et de la mort, ou des Béatitudes dans les favelas du Brésil, ou des exclus de chez nous...

# *Jobic Kerlan, homme du dialogue*

Le fils musulman d'un ami de Jobic exprimait cela dans une lettre envoyée à l'Hôpital Broussais en janvier dernier : « Dans ma famille nous avons dépassé le dialogue pour aboutir à l'affection. Tout ceci ne pouvait relever que de la foi. Seule la foi permet de transcender les différences, permet d'aimer son prochain car l'amour, comme la vie dans son ensemble, sont des dons de Dieu, tout autant que des attributs de Dieu ».

Jobic était Breton du Finistère, né à NEVEZ, le 9 juillet 1918. Il est décédé le mercredi 4 mars, jour des Cendres. Le lendemain c'était le début du ramadan.

Avec, pour tout diplôme, son Certificat d'Etudes, il s'embarque à 19 ans pour l'Algérie où il fait son service militaire. Il entre au séminaire : Quimper, « Les Voirons » en Savoie, puis, en 1947, Lisieux, où il est ordonné le 25 mars 1950. De là, il part pour l'Algérie, dans l'équipe de Souk Ahras.

Quand il doit rentrer en France à cause de l'état de son cœur, trente-cinq ans plus tard, il écrit : « Il s'agit réellement d'un arrachement dont je ne suis pas prêt de guérir ! Je ne pouvais imaginer qu'il en serait ainsi et que l'épreuve serait aussi lourde. En fait mon véritable lieu demeure l'Algérie et l'Eglise d'Algérie.. D'ailleurs le Cardinal Duval m'a dit qu'il me gardait dans l'Annuaire d'Alger à la même place ».

Et ses dernières semaines, dans la conversation avec ses amis et dans la prière, Jobic les a vécues en pensant intensément aux événements difficiles que traverse l'Algérie.. Comment pouvait-il en être autrement alors qu'il avait tant partagé l'espérance et l'action d'amis Algériens pour que naisse un pays libre, démocratique, où un Islâm profond entrerait en dialogue avec le monde moderne et avec les autres recherches de l'homme ?

En 1985, lorsqu'il dût revenir en France, Jobic citait le proverbe algérien : « une page est tournée, elle n'est pas déchirée ». En effet les liens demeurèrent solides. Ceux de l'amitié d'abord, pour laquelle Jobic avait un véritable culte. Ceux de la solidarité, — avec l'Algérie bien sûr, mais aussi avec la Palestine — ceux de la fraternité ecclésiale — avec l'Eglise d'Algérie et avec la Mission de France — ceux de la recherche de foi.

A Paris, Jobic consacra beaucoup de son temps au Secrétariat pour les Relations avec l'Islâm et il prit l'initiative de lancer à la Mission de France un groupe « Islâm » qui soit au service du dialogue que certains d'entre nous mènent avec des Musulmans en France.

En effet, au cours des années, derrière le travail, les liens amicaux, les engagements, se tissait la toile intérieure d'un dialogue de foi entre le disciple du Christ et le compagnon de route de Musulmans. Redécouverte, ou découverte, du Dieu unique, Tout Autre et Très Proche. Mais aussi beaucoup d'interrogations... « Je ne peux plus parler de ce que j'appelais "mes certitudes". En effet bien des questions sont davantage pour moi objets de recherche plus qu'évidences ; et Dieu, s'il existe, et je crois qu'il existe, ne peut être que très au-delà de ce que je pense et de ce que je crois ».

De ce dialogue patient, de sa maladie aussi, Jobic avait acquis une sorte de simplicité et de disponibilité d'enfance qui avaient pris la place de la fougue du jeune Breton, sans diminuer pourtant sa rigueur, ni sa liberté d'interpellation quand l'homme était en jeu.

## *Vingt ans de vie commune* ( *Louis Fontugne* )

Il me revient une phrase que Jobic citait souvent, phrase tirée je crois des Anti-Mémoires de Malraux : « Il n'y a pas de grands hommes ». Je pense en effet qu'il n'aurait pas aimé qu'on parle de lui comme d'un être exceptionnel... Et pourtant je crois que, pour beaucoup, c'est ce qu'il fut. Et pour avoir connu bon nombre de témoins de son itinéraire (et l'avoir été moi-même), de Souk-Ahras à Alger, du maquis breton à la prison de Barberousse, du Port d'Alger au Ministère du Travail, combien de fois j'ai été témoin de la qualité des liens qui l'unissaient à tous ceux et celles qui avaient croisé sa route.

Ordonné prêtre en 1950, c'est à Souk-Ahras qu'il est envoyé. Avec l'équipe, il tentera d'ouvrir la communauté chrétienne à la dure réalité vécue par la population de ce secteur. Impossible de se remémorer toutes les histoires et anecdotes que les « anciens » se rappellent de cette période, comme celle du Cardinal Tisserand, reçu en grandes pompes dans des cérémonies et manifestations commémorant un centenaire de St Augustin — manifestations boycottées d'ailleurs par les prêtres de Souk-Ahras devant le refus des autorités locales d'admettre la présence des élus musulmans à ces festivités. Entre deux réceptions, Jobic emmène donc le Cardinal visiter les bidonvilles de la banlieue de Souk-Ahras, et c'est ainsi que le Cardinal se retrouva dans un baraquement fait de tôles et de planches, assis sur un jerrycan, la soutane dans



la boue, buvant le café chez un ami de Jobic. Je revois encore cet ami, ce pauvre, me racontant l'anecdote, le regard plein de malice : « Tu te rends compte, j'ai reçu le Cardinal Tisserand ! ».

Mais la réalité, c'était aussi le déclenchement de la Révolution, l'engagement de bon nombre de ses amis, et la mort, très rapidement, d'un de ses grands amis : Badji Mokhtar. Comme me le disait encore tout récemment un de ceux-là : « Le presbytère était devenu la maison des musulmans : nous y allions pour parler de la situation, des problèmes de la population, mais aussi parfois pour prier, avec des israélites et des chrétiens, pour la Paix ». Et il ajoutait : « Ça ne pouvait pas plaire à tout le monde ».

Ceci d'autant que l'équipe avait pris officiellement position contre la pratique de la torture. En 1956, en pleine guerre d'Algérie, il avait dû quitter Souk-Ahras après le sermon célèbre où l'Equipe, composée du Père Augros, de René Macouin et de Pierre Mamet, avait posé la question de cette guerre et de la cause des Algériens en regard de l'Évangile.

Je n'ai pas vécu ces 6 années à Souk-Ahras, mais quand je constate, 35 années après, le nombre d'amis qui me parlent de cette période et les liens étroits qui étaient maintenus, je reste impressionné par cette fidélité entre eux et Jobic...

Je crois que, pour Jobic, ces 6 années à Souk-Ahras furent une période privilégiée dans son itinéraire et marquèrent définitivement son engagement et sa solidarité envers l'Algérie et son peuple.

Expulsé de Souk-Ahras, il vint à Alger, où il eut la responsabilité de l'aumônerie du Port. D'autres liens se créèrent, aussi bien dans le milieu portuaire que sur Alger. La guerre d'indépendance marquait de plus en plus les mentalités et les comportements. Ses solidarités avec des Algériens devenaient de plus en plus profondes. Je pense particulièrement à Yahia, alors incarcéré et condamné à mort, et qui deviendra après l'indépendance son véritable frère.

1960. Ce sera de nouveau l'épreuve : l'arrestation, l'emprisonnement. Épreuve sûrement très dure pour un homme qui attachait une importance énorme à ce que ses engagements et solidarités soient compris et partagés. Ce ne fut pas forcément le cas et je sais qu'il en a profondément souffert. Libéré le 25 mars 1960 — dix ans jour pour jour après son ordination —, lui qui n'oubliait jamais un anniversaire ne pouvait rester indifférent à cette coïncidence.

Assistant à son procès au Tribunal militaire d'Alger, je garde en mémoire cette présence d'un homme à la fois digne et simple devant ses juges, présence qui, me semblait-il, forçait le respect de tous. Je le revois se lever, au moment où les militaires se retiraient pour délibérer, et leur dire : « Quelle que soit votre sentence, sachez que je prierai pour vous ». Interloqué, l'un d'eux s'arrêta pour lui dire « merci ». Condamné à 5 ans avec sursis, il dut quitter l'Algérie pour ne revenir qu'après l'Indépendance.

Il travaillait au Port d'Alger et c'est là que je devais le retrouver, en 64, comme jeune prêtre. Je ne pensais pas alors que j'allais parcourir avec lui 20 ans de vie commune, 20 ans de vie d'équipe et de cohabitation. Vous avouerez-je qu'au départ j'éprouvais une certaine appréhension à me retrouver avec un aîné qui, à la Mission de France, alors, avait un nom, une histoire. Appréhension bien vite effacée devant son désir de m'intégrer à ses relations, me faire partager ses amitiés. Je peux dire que, grâce à lui, j'ai appris à estimer et aimer ce monde algérien dont il me semblait épouser totalement les aspirations. Mais que de surprises pour moi : « Comment pouvait-on être à la fois aussi Algérien et aussi Breton !... ». Cela allait de la rigueur dans sa vie et son travail, l'intransigeance sur certains principes, à l'expression d'amitié la plus débordante de chaleur humaine, de quoi dérouter un Lozèrien, mais impossible de rester indifférent devant une telle personnalité.

Mais ce qui m'a le plus marqué au cours de ces 20 années, parce que j'y étais impliqué, c'était son sens de l'écoute qui en faisait le confident de beaucoup, toujours disponible à l'accueil de l'autre. Au plan de la foi, nous avons tenté de vivre cette marche vers la vérité, partagée également par nos amis musulmans. Ensemble nous avons fait l'apprentissage que nos certitudes ne sont que des étapes sans cesse à franchir pour aller plus loin dans la découverte de l'autre, principalement celui qui ne partage pas ma foi en Jésus-Christ.

Passer du désir que l'autre partage la même foi que moi au désir qu'il vive en profondeur sa propre foi, pour qu'ensemble on aille toujours plus loin dans cette quête de Dieu. Voilà, je crois, une des étapes, peut-être la plus fondamentale, que Jobic nous a aidés à parcourir. Il nous fallait « revenir à l'essentiel » — encore une de ses expressions favorites —, c'est à sa propre conversion que chacun est appelé.

C'était la condition pour vivre d'une foi qui rend libre. Et cela, je crois, Jobic le vivait en profondeur. Peut-être plus encore depuis que l'aggravation de son état de santé l'obligea à quitter l'Algérie en le rendant plus dépendant des autres... Mais quelle liberté dans l'accueil et l'amitié !... même là-bas, même sur son lit d'hôpital, quelle proximité et quel amour de l'Algérie !

## ***Foi : Evolution et Mutation*** ***( Jobic Kerlan )*** <sup>(1)</sup>

Nous habitons un monde donné, avec lequel nous partageons une histoire. Au cours des années nous avons parcouru un itinéraire ; une évolution s'est faite avec le temps et... notre foi n'est plus la même.

---

(1) Ces notes ont été écrites par Jobic en 1981.

Par exemple : Quel est aujourd'hui notre sens de Dieu ? Avons-nous changé ? Si oui, comment pouvons-nous caractériser les aspects marquants de notre évolution ?

Il ne s'agit pas d'une évasion vers une spiritualité ou une mystique non-engagée, pas plus que d'une tentative de théorie de vague « théisme ou de syncrétisme ». Ma manière ou mon approche de Dieu et du Christ peuvent apparaître contradictoires. Quoi qu'il en soit il n'est pas mauvais de temps en temps de parler de Dieu... même si cela surprend !

La vraie question ne serait-elle pas plutôt : « Comment peut-on ne pas changer ? ». Dans l'évolution qui s'est faite en moi il y a, me semble-t-il, deux facteurs importants : les rencontres et les événements. Je crois effectivement que le monde algérien m'a réellement transformé et façonné. J'avais 19 ans quand je suis arrivé à Alger en 1937... j'en ai aujourd'hui 63, alors...

- **les rencontres** : ceux qui sont mes amis depuis plus de 30 ans, et l'univers dans lequel ils vivent, ont été les artisans déterminants de mon évolution.

Ces amis sont de milieux et d'origines extrêmement variés. Il y a des gens de condition modeste et des gens aisés ; il y a des militants et des responsables à de hauts niveaux ; comme il y a de simples employés et des travailleurs. Parmi tous ces amis, les uns sont des musulmans foncièrement religieux, d'autres sont non croyants (athées ou marxistes). Toutefois, en raison du thème de ce travail qui porte sur la foi, l'accent sera mis davantage sur les hommes religieux que j'ai rencontrés dans l'Islam.

- **les événements** : il y a aussi dans ma vie des événements qui m'ont marqué de manière indélébile : la guerre, la prison, le travail professionnel, la mort de parents et d'amis très proches, et aussi la maladie qui fut souvent ma compagne..

## Un certain nombre d'évidences

A travers les liens, les rencontres et la découverte d'un autre univers, il y a eu **en moi une prise de conscience** : il existait des hommes et des femmes qui avaient une conception de la société et du monde différente de celle qui m'inspirait au départ, car c'était celle de la société où j'étais né, et qui, par bien des aspects, valait la mienne, ou même lui était supérieure. Le monde ne peut se réduire à un seul modèle socio-culturel ou religieux.

Leur projet de société ne se réfère pas d'abord au modèle, dit occidental ; lequel est pour eux évocateur de puissance, d'exploitation et d'injustice, même si, par moments, il peut les tenter et les séduire. En outre, ce projet qui se nourrit naturellement des valeurs de leur culture, de leurs traditions et de leur foi islamique, se veut lui aussi libérateur, salvateur et universel.

Non seulement il m'est apparu que la vie et l'existence de ces hommes et de ces femmes (qu'ils aient été croyants ou athées) « tenaient debout », mais qu'elles pouvaient bien souvent être proposées en exemple par la qualité de leur foi, de leurs engagements, ou tout simplement de leur vie familiale.

### ***Il n'y a pas de monopole de la foi***

Ces amis musulmans m'ont fait découvrir que la foi en Dieu n'était pas le monopole de l'Occident et des chrétiens. Ce sont en effet d'authentiques croyants ; l'Islam est pour eux le chemin vers Dieu, et Mohamed est vraiment le messager et le prophète de Dieu.

C'est bien souvent que, dans des circonstances précises, en particulier à l'occasion des fêtes religieuses ou d'événements familiaux, deuils, visites au cimetière...) je me suis trouvé en affinité profonde avec ces hommes de foi en ayant le sentiment très fort de parler du même Dieu, de vivre d'une certaine manière la même démarche, et de communier avec eux en profondeur à la même motivation religieuse.

En ce qui concerne mes amis non croyants, j'ai eu d'une manière différente le même sentiment de communion en me retrouvant sur le même terrain, celui de l'homme, de l'humain.

### ***Jésus, l'accueil et non la référence***

Ainsi il m'est apparu avec évidence que l'on pouvait très bien croire en Dieu, sans référence aucune au Christ ; de même que l'on pouvait, de la même manière, vivre et croire en l'homme sans croire en Dieu. Plus encore, non seulement le Christ n'était pas pour mes amis les plus proches une référence mais, au contraire, il pouvait être entre nous « une barrière », la « pierre d'achoppement ».

## **Les conséquences de mon évolution**

Avec le temps, et à travers un itinéraire, je constate qu'une évolution s'est faite qui suscite en moi des interrogations au plan de ma vie en général, et plus particulièrement au plan de ma foi, dans les domaines suivants :

- dans ma compréhension du monde algérien, ainsi que dans ma vision du monde,
- dans mon interprétation de la mission de Jésus, du rôle et de la place qu'il occupe en moi et dans le mystère du salut,

— dans ma conception et ma relation à Dieu.

Il ne s'agit pas, à proprement parler, d'une remise en cause de ma foi mais, certainement, d'une manière différente de la vivre dont je ne vois pas encore très bien les contours...

## ***Redécouverte d'un certain sens de Dieu***

Je ne conteste pas tout ce que représente dans ma vie la découverte du Dieu de l'Évangile, ni celle du Dieu de l'Alliance : Dieu qui se révèle lentement, patiemment et progressivement tout au long de l'histoire, et à travers elle, y compris aujourd'hui, et qui vient ainsi « planter sa tente » chez les hommes et habiter dans nos cœurs. Cela demeure, mais je soulignerai trois aspects.

### **DIEU : objet de ma foi**

**Dieu :** C'est lui l'objet de ma foi. C'est de lui qu'il s'agit.

Dans la foi, il s'agit essentiellement de la relation à Dieu ; par Jésus, avec lui, en lui certes... mais sans oublier l'objet, le terme : **qui est Dieu.**

Il y a là quelque chose qui m'apparaît fondamental et à quoi il nous faut réfléchir pour resituer le sens de notre foi, surtout quand on vit en pays musulman.

Or, en redécouvrant un certain sens de Dieu, il m'a semblé que l'on avait estompé, si non oublié, cette dimension et que l'on avait « privilégié » la place de Jésus par rapport à celle de Dieu. En ce qui me concerne, depuis de nombreuses années, j'ai une tendance naturelle à faire l'inverse.

### **DIEU — Le mystère, le Tout Autre — l'UNIQUE**

Dieu, est le Tout Autre, l'inconnaissable — Dieu est le mystère et, surtout pour nos amis musulmans, et aussi pour nous, **Dieu est l'UNIQUE.** L'unicité de Dieu est un des fondements de notre foi dont nous ne parlons guère et que l'Islam nous rappelle sans cesse. Le Dieu unique dans la Bible s'affirme avec un exclusivisme farouche : « Il n'y a de Dieu que Dieu » !

Le Père de Lubac dans son petit livre : « De la connaissance de Dieu » nous dit que le Dieu de la Bible est attesté en son unicité par les prophètes qui se déchaînent contre les dieux fabriqués par l'homme. Il ajoute que « l'idée de Dieu Unique et transcendant en son apparition historique n'est le fruit d'aucune dialectique révolutionnaire ni évolutive. L'idée du Dieu unique, surgit d'elle-même au sein de la conscience et elle s'impose par elle-même à l'esprit, ou mieux c'est Dieu lui-même qui, se révélant, fait évanouir les idoles, ou oblige celui qu'il visite à les arracher de son cœur ». (pages 22 et 23).

## **DIEU — est le Tout Proche**

Dieu est aussi le Tout Proche — C'est ce que pensent nos amis musulmans, c'est ce que Jésus nous révèle. Dieu est en effet présent à notre histoire et il est présent au cœur de chaque homme. Toute la question ici n'est-elle pas celle du discernement de l'intelligence et de la foi, pour reconnaître sa présence et son action afin de ne pas emprunter de fausses pistes et céder à la facilité et à l'idolâtrie ?

## ***Premières conclusions***

Avec le recul du temps je constate qu'il n'est pas facile de saisir Dieu. « Chaque fois que je crois l'avoir compris et trouvé... il m'échappe et il est toujours au-delà de ce que je peux en penser » (Légaut). Cette affirmation — qui est une vérité première — je l'expérimente dans ma vie quotidienne et, en cela, je me sens aussi très proche de mes amis et de mes frères de l'Islam.

### **Au sujet des « certitudes »**

Je ne veux plus parler de ce que j'appelais hier « mes certitudes ». En effet, bien des questions sont davantage, pour moi, objets de recherche qu'évidence ; et Dieu, s'il existe, et je crois qu'il existe, ne peut être que très au-delà de ce que je pense et de ce que je crois.

### **Foi en Dieu et Foi au Dieu des hommes dont je partage l'existence**

Je ne peux plus dissocier la Foi en Dieu de « la foi au Dieu des hommes dont je partage l'existence ». L'Islam, que j'ai découvert à travers eux bien plus que dans les livres... ne cesse de me rappeler une certaine dimension de Dieu, que je ne peux plus oublier, et qui me paraît essentielle dans ma foi.

Si ma foi en Dieu est ainsi liée aux hommes que je rencontre, je ne peux pas davantage dissocier ma foi en Dieu de ma foi en l'homme. Cet aspect est non moins fondamental que le précédent et je constate simplement que, ma vie durant, il a été le terrain privilégié de mes rencontres et de mes solidarités avec les hommes de ce pays (religieux ou non croyants).

### **Foi au Christ — écueil et frontière**

Enfin, comme je l'ai souligné, la foi au Christ, au lieu d'être un lien ou une référence, se présente plutôt comme l'écueil et la pierre d'achoppement dans nos relations. C'est sur la foi au Christ que se heurtent certains de mes amis les plus proches. Ils ne comprennent pas qu'il puisse y avoir cette « barrière » entre nous.

D'où la logique de leur attitude et de leurs sentiments à mon égard : ils ne voient d'autre possibilité à notre totale communion, et d'autre issue à mon salut, que de renoncer à ma foi et d'adhérer à l'Islam. Il ne s'agit pas de leur part d'un prosélytisme déplacé, mais beaucoup plus profondément d'une très grande marque d'affection et d'un souhait que leur inspire leur propre foi, qui m'émeut chaque fois intensément.

C'est donc à partir d'eux, que j'en suis venu à me poser des questions sur la manière de parler du Christ, de vivre avec lui et de me référer à lui... Il ne s'agit pas pour moi de questions intellectuelles ou théoriques, mais de questions vraiment concrètes et vitales.

## Une nouvelle approche du Christ

Il me semble nécessaire, après ce que je viens de dire et pour éviter toute équivoque ou ambiguïté, d'apporter quelques précisions élémentaires sur ma relation au Christ.

### ***Jésus : un rappel nécessaire***

Le Christ est entré dans ma vie quand j'avais 20 ans ; cela se passait déjà en Algérie. Dès ce moment, c'est lui que j'ai voulu suivre, et c'est pour lui que j'ai quitté ma famille, mon métier, et plus tard mon pays. C'est toujours à lui que je me suis référé dans les moments heureux et ceux incertains et difficiles. Je crois pouvoir dire que, depuis l'âge adulte, il a été la source, et l'origine, de tout ce qui a été vraiment important dans mon existence.

### ***Jésus : mon chemin vers Dieu***

Que je le veuille ou non, c'est par le Christ qu'un jour j'ai découvert Dieu. Je veux dire le Dieu de l'évangile, celui de l'amour, un Dieu qui m'aimait. Cela ne fait pour moi aucun doute. En ce sens-là Jésus a donc été « mon chemin vers Dieu », vers son Dieu à lui ; il a été aussi pour moi son envoyé et son messager.

### ***Jésus : chemin vers l'homme***

Jésus a été aussi celui qui m'a révélé à moi-même ce que j'étais, et ainsi mieux fait comprendre ce que je suis. En même temps, il a été et demeure mon chemin vers l'homme, car il me révèle le projet de Dieu sur l'homme... Il me fait saisir ce que, dans leur richesse et leur complexité, les hommes recèlent en eux de capacité extraordinaire d'aimer et, par là, de transformer leur vie et le monde. Mais aussi il m'en découvre les limites et les possibilités, maintenu dans leur liberté, ils ont de pouvoir faire le mal...

## ***Adhésion à Jésus - qu'il soit Dieu ou pas***

Selon une de mes vieilles formules : que Jésus soit Dieu ou pas, qu'il soit d'origine divine ou pas... j'adhère à sa personne et à son message parce que :

— ce qu'il a vécu, et qu'il me demande de vivre comme lui, correspond profondément à mes aspirations et à mon espérance.

— le projet de Dieu, qu'il me révèle et me propose, porte en lui les exigences d'une démarche intérieure, qui me libère, et peut libérer tout homme par le don de soi, le don de sa vie pour les autres, jusqu'aux extrêmes limites de l'amour.

— c'est pourquoi, depuis Jésus, le seul critère réel de fidélité qui soit est celui de « la relation » ; relation à Dieu et relation aux autres. Et on peut dire que désormais « le seul critère de fidélité à Dieu est celui de la qualité de la relation aux autres hommes ».

Ainsi Jésus me dit que ma vie a un sens, que notre humanité a une finalité, et que ce monde ne va pas au néant. Par là, Jésus me montre le chemin que me permet de marcher vers Dieu et il me dicte l'attitude qui me prépare à sa rencontre, dans et par les autres, même si ma foi n'est pas assez éclairée, assez vivante, et assez profonde pour le découvrir... et c'est toute la question !

## **Les questions qui demeurent**

Si j'observe le Christ dans les Evangiles je constate que, dans un monde socio-culturel donné, Jésus, bien qu'il soit issu de ce monde-là, s'adapte singulièrement aux apôtres, aux juifs des différentes tendances et aux non-juifs. Toutefois ce qu'il vient leur révéler ne peut que les dérouter.

### ***Bipolarité de la foi***

En effet les disciples de Jésus et ses contemporains qui, jusque là se sentaient sollicités par les attraits d'un pôle spirituel unique, à savoir « **la foi au Dieu Unique** », vont se trouver tout d'un coup invités à se ranger autour d'un second pôle spirituel : « **la foi en Jésus-Christ** ».

Le Christ ne laisse aucun doute sur ce point : « En vérité, en vérité, je vous le dis, celui qui croit en moi a la vie éternelle » (Jn 6/47, etc...). Ainsi les disciples de Jésus et ses com-



pagnons juifs vont devoir centrer leur foi et ordonner leur vie autour de deux pôles : « la foi en Dieu et la foi en Jésus-Christ ».

Cette bipolarité de la foi, dans le contexte d'alors, ne pouvait être que bouleversante, car elle introduisait le trouble dans la foi monothéiste, pour ne pas dire monolithique des témoins de ce temps. L'événement était de taille et, vu d'ici en pays d'Islam, il nous est facile d'imaginer l'effet produit. Cependant nous savons que des hommes et des femmes feront ce passage et seront prêts à mourir par fidélité à cette seconde foi. Mais comment, en rappelant le milieu dans lequel Jésus a vécu, ne pas évoquer celui dans lequel nous vivons, tant ils se ressemblent !

### ***Proximité et réalisme de Jésus***

Une fois encore il nous faut observer l'attitude de Jésus pour mieux connaître sa pédagogie. Il n'hésite pas à bousculer les docteurs de la Loi et à interpeller, voire à provoquer ses disciples en leur révélant cette « autre dimension de la foi »... Mais nous décelons aussi chez Jésus une volonté constante de proximité des hommes et surtout des petits, des gens simples, du peuple.

Toute sa pédagogie et son attitude sont marquées par le souci de prendre les gens comme ils sont, de partir du donné traditionnel et des normes établies... en les appelant chaque fois à franchir un pas de plus, c'est-à-dire à opérer un dépassement : « On vous a dit... moi, je vous dis ». Il ne vient pas pour abroger la Loi, dit-il, il vient au contraire pour l'achever, la parfaire, « l'accomplir ».

Cela ne veut pas dire pour autant que Jésus accepte de composer sur l'essentiel et qu'il se laisse enfermer dans les structures et les mentalités socio-religieuses de son milieu. Il sait se libérer des contraintes et des pressions, voire des pièges qui lui sont tendus et qui risquent de l'empêcher de vivre selon l'Esprit, et de remplir sa mission.

### ***Partir de ce que sont les hommes***

Dès lors, à l'exemple de Jésus, ne nous faut-il pas coller davantage à la réalité même du pays et accepter de cheminer avec les gens tels qu'ils sont, en partageant au maximum ce qu'ils sont, y compris dans le domaine de la foi ? C'est ce que je crois avoir compris dans les propos d'un de mes amis les plus proches, lorsqu'il m'a fait cette proposition sous forme d'interrogation : « L'Essentiel n'est-il pas de marcher ensemble, dans le respect mutuel, vers la recherche de la Vérité et la découverte de Dieu ? ».

La découverte de Dieu ? n'est-ce pas précisément « le sens de Dieu » qui est à la base de nos interrogations. A ce propos, je retiendrai trois questions.

## « Le sens de Dieu ».

Pour nous, qui vivons ici en Islam, n'avons-nous pas à redécouvrir, au contact de nos amis, « le sens de Dieu », « le sens du mystère de Dieu » ?

Cette recherche et cette découverte s'inscriraient d'ailleurs dans la droite ligne de l'évangile qui ne manque pas de référence. Le Dieu de Jésus est aussi « le Dieu Tout Autre », « le Tout Puissant qui peut tout », « Celui dont la miséricorde est infinie et sans limite ». C'est aussi « le Dieu de Sainteté » et Jésus nous demande d'atteindre la sainteté et la perfection de Dieu : « Soyez parfaits, comme votre Père céleste est parfait ». Il me semble que le sens de l'homme s'en trouverait renforcé car, pour un croyant, la grandeur de l'homme est indissociable de son sens de Dieu et elle en est le reflet.

## Le nom de Jésus et du Christ

Ma deuxième question porte sur le nom de Jésus. Je me rends compte que, dans mes conversations, je m'efforce, sans toujours y parvenir, de parler de Jésus, et même de me référer à lui, d'une manière nouvelle. Il me semble qu'au plan du langage, de l'expression et, plus largement, au plan culturel, nous devons chercher à exprimer les notions de foi, en particulier au sujet du Christ, autrement que nous ne l'avons fait jusqu'à présent.

Ceci impliquerait sans doute des connaissances linguistiques, philosophiques et théologiques que je n'ai pas. Mais, à défaut de bonnes formules à proposer, et uniquement à titre d'exemple, n'y aurait-il pas une manière de présenter le Christ comme :

- le révélateur de Dieu à l'homme ? le révélateur surtout de « l'UNICITE DE DIEU » ?
- ou encore : comme celui qui a toute la faveur de Dieu. Celui en qui Dieu se complait, et cela en raison de la qualité exceptionnelle de sa fidélité, de l'attitude de toute sa vie ?
- d'ailleurs Jésus n'est-il pas « le premier-né d'entre les hommes ? ne se présente-t-il pas comme « l' élu de Dieu », et donc « l'oint de Dieu » ?

Jésus, le Christ, (l'oint de Dieu), l' élu de Dieu, n'est ce pas aussi « le nom de Dieu dans l'histoire » ? Autrement dit le Christ : « nom de la présence de Dieu » parmi les hommes et dans les hommes ?... Dans la Bible et pour les sémites, le Nom s'identifie à la personne et à la mission.

## Rôle et place du Christ

Au sujet de la place du Christ il m'arrive de me demander si nous n'avons pas majoré cette place au détriment de celle de Dieu et de son mystère. Certes il est vrai que nous ne lui en donnerons jamais assez dans notre vie, mais, cela étant dit, ne nous faut-il pas tenir compte du monde dans lequel nous vivons ; nous ne sommes plus en chrétienté et n'avons-nous pas à réajuster la Christologie aux dimensions et aux sensibilités des hommes d'aujourd'hui, en particulier de ceux qui ne sont pas de culture occidentale, et tout particulièrement des hommes de l'Islam ?

Sans rien renier de ce que nous pensons du Christ, on doit pouvoir en parler différemment, et sans doute en approfondissant encore son mystère. Dès lors, comment peut-on parler aujourd'hui du rôle et de la place du Christ, autrement dit de sa mission ? Certes je n'ai pas de bonne réponse à cette question. Toutefois, sans vouloir réduire la personne du Christ à un simple prophète, il est possible de souligner davantage certains aspects.

Par exemple, Jésus, dans sa démarche, ne veut jamais se substituer à Dieu. Si Jésus est ordonné dans l'histoire à la révélation de Dieu et de sa plénitude, ainsi que du projet de Dieu sur l'homme, le terme de cette révélation, comme de sa mission : c'est toujours : Dieu ; c'est l'UNIQUE. Ce n'est pas lui, Jésus, qui compte, mais celui dont il vient accomplir le dessein et faire la volonté (son Père, comme il disait). Jésus s'efface toujours pour le laisser paraître.

Jésus révèle ainsi un Dieu qui est l'UNIQUE, qui transcende l'histoire, qui se révèle comme l'Amour parfait, Amour auquel il s'identifie et se confond. On peut dire aussi que l'exemple de Jésus, sa démarche, son attitude, sont non seulement chemin et route vers Dieu, mais ils sont aussi chemin et route vers l'homme.

En effet le Dieu de Jésus est aussi le Dieu proche de l'homme. Un Dieu qui a une prédilection pour les plus petits et les plus pauvres, qui veut la liberté de l'homme. Ne peut-on pas dire que Jésus est l'incarnation vivante de cette liberté ?

## En guise de conclusion

A vrai dire il n'y a pas de conclusion à cette réflexion, car « le dossier » reste ouvert et la recherche se poursuit. Tant de questions restent posées auxquelles j'aimerais apporter des éléments de réponse ! Pour que ce soit possible il me faudrait beaucoup de temps et prendre

du recul. Et puis il y aura encore d'autres rencontres, d'autres partages qui permettront, je l'espère, d'autres découvertes et sans doute d'autres interrogations.

Je résumerai ci-dessous en quelques points les aspects les plus importants de ma foi et de ma vie sur lesquels des transformations se sont opérées.

### ***Vision et perception du Christ***

- **Hier**, j'accordais au Christ une très grande place, tout était pensé et vécu en fonction de lui, lui seul était pour moi le « révélateur » de Dieu, et tout était vu et perçu à travers lui.
- **Aujourd'hui**, si le Christ occupe toujours une place prééminente dans ma vie, ce qui est ce pendant pour moi plus important que le Christ : c'est Dieu. Ou, ce qui est important dans le Christ, c'est ce qu'il me révèle de Dieu, de sa relation à Dieu et ce qu'il révèle de Dieu à l'homme. En effet, dans la mesure où il me révèle Dieu et le projet de Dieu pour l'homme, il me révèle non seulement ce que je suis et ce que nous sommes, mais aussi le sens de notre destinée, de notre salut et de notre histoire.

### ***Vision et perception de Dieu***

- **Hier**, Dieu, c'était quelqu'un avec qui je pouvais entrer facilement en relation, du moins j'en avais le sentiment, l'impression, ou peut-être l'illusion. C'était quelqu'un avec qui j'avais des rapports d'une grande familiarité. Cela demeure en partie vrai et, cependant, je découvre que dans mon comportement, ma manière d'être, je ne suis plus tout à fait le même.
- **Aujourd'hui**, sous l'influence certaine de mes amis musulmans, et de l'Islam qui m'entoure, sous l'influence aussi de certains de mes auteurs familiers, tels que Légaut, Olivier Clément, V. Gheorghiu, ainsi que d'amis religieux, je suis plus sensible à l'autre dimension de Dieu, la dimension que, à défaut d'autre mot, j'appelle « la transcendance ».

La transcendance, pour moi, veut dire que, en Dieu, la perfection est atteinte sans limite dans la sainteté et dans l'amour. C'est surtout dans l'amour que se manifeste la transcendance de Dieu car elle dépasse, « transcende » tellement ce que nous sommes et ce que nous vivons. La transcendance ne veut pas dire pour autant « extérieur » à notre histoire à l'humanité, à l'homme.

Dieu n'est pas extérieur à notre vie, car Dieu « n'est pas cet être tout puissant qui crée l'homme et l'abandonne à son destin, ou se penche sur lui avec condescendance.. ». Au contraire, Dieu est présent en nous, et cette présence qui est enfouie mysté-

rieusement dans notre être, doit pouvoir paraître dans nos vies, à l'image de Jésus, dans une capacité d'aimer d'une exceptionnelle qualité.

Toutefois, pour que cela soit possible — car ce n'est ni spontané, ni facile — il me faut avoir déjà éprouvé mon impossibilité radicale à y parvenir. C'est ici qu'intervient « cette part de Dieu », ce « mystère caché » qui est en moi et qui me reste inaccessible par moi-même, qui n'est pas acquisition humaine, mais qui est « don de Dieu ».

Or, ce Dieu-là, qui est le Dieu de Jésus, mais aussi nécessairement le Dieu de mes amis (car il n'y a qu'un Dieu), garde toujours l'initiative, et c'est pourquoi il ne peut être saisi que par approche tâtonnante et par un approfondissement du mystère, du mystère qui est en moi, comme en chacun de nous et en chaque homme.

## ***Vision du monde et de l'histoire***

- **Hier** ma foi a été limitée à une « vision chrétienne » du monde, de l'histoire, de ma propre histoire. Tout était pensé en fonction d'elle, ce qui justifiait la place privilégiée de la mission, de l'envoi, etc... J'ajoute que cette vision, dans cette perspective, devait naturellement être un jour celle de l'humanité, et il fallait donc la faire prévaloir.
- **Aujourd'hui** ma vision est autre ; elle est bien différente et infiniment plus large.

J'ai découvert que ma vision première avait des failles importantes, et que l'universalisme dont elle se prévalait n'était pas exact, et qu'il ne pouvait se limiter à elle. En effet, on ne peut exclure aujourd'hui de l'universalisme la vision ou les projets de société inspirés de l'Islam.

D'où actuellement ma question est de savoir comment intégrer cette dimension universelle dans ma foi, et non l'inverse. Je ne peux plus partir d'un a priori ou d'un postulat de l'universalisme chrétien (ni donc du seul Dieu chrétien), mais je cherche à découvrir l'universalisme à travers les autres cultures, les autres religions, les autres civilisations ; autrement dit, à partir des autres hommes, des non-chrétiens, pour élargir ma vision actuelle du monde et les intégrer dans ma foi et dans ma vie.

**« L'Algérie que tu as tant aimée ; pour laquelle tu as vaillamment combattu ne t'oubliera jamais Jobic !**

**Ce que j'éprouve pour toi, Jobic, je ne puis rien en dire. Cela brûle. Mais cette brûlure éclaire mes pas à l'heure de la grande épreuve que traverse notre patrie commune !**

**Ton frère », El Hachemi Bounedjar (Fonctionnaire) venu d'Alger pour l'inhumation.**

# *Travail et mission*

Galilée

Galilée,

Un lieu... « carrefour des nations » en terre de Palestine.

Un nom... un scientifique pris dans la tourmente entre la science et la foi, entre la modernité et l'Eglise.

Galilée, tel est le nom d'une association de laïcs, partenaires de la MDF :

Des hommes et des femmes qui se risquent à leur tour dans cette même aventure de la foi, dans un monde sans référence au Dieu de Jésus-Christ ;

Des hommes et des femmes qui essaient d'inventer, dans l'ordinaire de la vie, des chemins nouveaux : rencontre et dialogue avec ceux qui ne partagent pas la foi chrétienne, solidarité avec les pauvres, ouverture au monde qui se construit.

Galilée, des équipes au service de la mission que l'Eglise confie à la MDF.

L'année 90-91 a axé sa formation permanente sur le thème « Travail et mission ». Chacun a été invité à s'exprimer par écrit. Le présent document est le fruit d'un travail de synthèse à partir des contributions de chacun.

La quantité des réponses (35) et surtout leur qualité nous ont provoqués, les uns et les autres. Chacun y a mis du sien et chaque texte pèse son poids de vie, a sa propre musique et son propre pouvoir.

Cette sincérité de chacun nous interdit toute prétention de synthèse exhaustive et simplificatrice. Ce que nous proposons donc ici n'est qu'une « lecture illustrée » à deux voix de ces textes (Hugues Ernoul et Nicolas Renard).

Nous avons cherché à repérer des thèmes communs et à noter des liens

Ainsi se dégage peu à peu une image collective de Galilée, faite de visages et d'accents variés. Que cette lecture vous renvoie à ces visages, à ces accents, et son but sera atteint.

# I - Choisit-on un travail ?

## LE TRAVAIL : UNE NECESSITE COMPROMETTANTE

*Le travail a toujours fait partie de ma vie : il va de soi. Je fais partie d'une génération où l'on imagine mal ne pas être active (B. D.C.).*

**En effet, dès le départ, une évidence est bonne à redire.**

*J'ajoute que pour nous, laïcs, le travail salarié n'est pas une option. C'est avant tout une nécessité. Nous ne travaillons pas par « esprit missionnaire ». C'est sur notre travail salarié que nous bâtissons (en partie au moins) notre travail missionnaire (C. L.).*

**En fait, ce serait plutôt de ne pas travailler qui serait une option :**

Nom : B.  
Prénom : M.  
Profession : sans

*c'est-à-dire mère au foyer !*

*Quand il faut écrire ce type de formulaire, le « sans profession » me met en rage. Réflexe de défense face à ce langage, anodin en apparence, qui exclut de la catégorie salariée, « active », toute une frange de gens, femmes pour la quasi majorité qui a fait un choix autre.*

*Je fais donc partie de cette catégorie non reconnue de femmes qui a fait le choix de la famille pour privilégier d'autres aspects de la vie, et pour permettre, dans mon cas personnel, un engagement radical d'une responsabilité à Emmaüs, que mon mari vit en première ligne (M. B.).*

La question n'est pas d'abord, pour nous, de travailler pour rejoindre le monde du travail. Le défi est plutôt de vivre la mission dans notre travail. Cette nécessité première de gagner notre vie crée un rapport particulier au travail : un rapport de dépendance.

Là où nous perdons de notre liberté, de notre « disponibilité », nous gagnons en « engagement ». Cette nécessité nous lie, nous compromet dans notre travail.

*Et puis je me suis laissée séduire par le monde du travail, celui d'une collectivité locale. Petit à petit, je me suis rendue compte que la « vraie vie » était là, dans les réalités urbaines que je découvrais, plus que dans les liens d'Eglise que j'avais l'habitude de fréquenter. Et je m'y suis engagée complètement... (M. T.).*

**Ainsi, l'une d'entre nous travaillant bénévolement envisage de devenir salariée de l'association qui l'emploie. Elle exprime bien cette dépendance, cette nécessaire compromission :**

*Je pensais arriver, au bout d'un certain temps, à ce que mon travail soit payé, ce qui me permettrait d'être salariée. On y est presque et ça me pose pas mal de questions : je pense que le fait d'être salariée me rendra plus responsable de ce que je ferai ou ne ferai pas, bien que, pour le moment, j'aie l'impression de me sentir responsable. Cela nécessiterait par exemple que je suive des stages de formation ou que je parte en déplacement, ce qui ne me paraît pas réalisable, pour le moment, avec les enfants. En écrivant cela, je mesure la différence par rapport à mon mari, par exemple, qui part en déplacement, parce que cela fait partie de son boulot, sans se poser ce genre de question (E. L.).*

**A contrario, celles (ce sont toujours des femmes !) qui ont choisi de ne pas travailler, pas de façon reconnue et déclarée, parlent plutôt de disponibilité et de gratuité :**

*J'essaie de privilégier avant tout la gratuité. Et dans un contexte où tout s'évalue en fric, c'est déjà se mettre à contre courant. Ce n'est pas par plaisir maso mais parce que je m'y construis et que j'y trouve un certain bonheur. Gratuité dans la présence à la famille, gratuité d'une porte ouverte, gratuité d'une présence.*

*Gratuité et disponibilité : j'avance sur ces deux axes, la plupart du temps sans trop savoir où je vais, avec une certaine prudence pour ne pas plaquer de l'évangile trop vite. Avancer sur le chemin de l'écoute et de l'accueil, c'est parfois une drôle d'aventure avec ses zones d'ombre et ses silences, ses balbutiements et ses ras le bol ! C'est bien là où je suis invitée à risquer au jour le jour le chemin de la foi (M. B.).*

**Cette dépendance a pourtant ses limites. La majorité des gens de notre groupe se caractérise même par une certaine liberté dans ses choix de travail. Ce qui est le plus frappant**



pant comme élément de liberté n'est pas tant notre niveau global de formation (qui est réel...) que notre rapport à l'argent (nous sommes satisfaits de ce que nous avons). Sur-tout il faut souligner que, quand il y a couple, les choix se font de façon complémentaire. Le couple fonctionne alors comme une « cellule missionnaire » solidaire.

*Je crois qu'à cause de cette formation assez polyvalente, et aussi parce que S., mon mari, est enseignant, donc stable, j'ai eu la possibilité de changer de métier, en prenant des risques parfois ; mais cette mobilité s'est mise au service d'un projet qui, au fil des années, s'est affiné et est devenu de plus en plus le mien (B. D.C.).*

Cette solidarité va même au delà des choix professionnels, jusque dans la perception de ce qu'est la mission. Ainsi certains expriment la mission par la métaphore du chemin.

## DES CHOIX QUI ONT UN SENS

Si le fait de travailler n'est pas en général une option, mais plutôt une nécessité il reste que, à l'intérieur de cette contrainte, il est beaucoup question de choix. On choisit ou non son travail au départ, mais ensuite on peut choisir d'en changer, on peut y choisir une position particulière de même qu'il existe une marge de manœuvre dans la façon dont on l'exerce. Et la plupart de ces choix ne sont pas anodins. Ils ont un sens sur lequel il convient de s'arrêter.

### **Choisit-on son métier au départ ?**

*Je ne pense pas qu'on choisisse vraiment son travail. Il est le fruit de toute notre histoire, il est lié à notre milieu, à notre éducation, aux moyens financiers ou autres de notre famille (S. C.).*

Personne ne niera ce constat et plusieurs d'entre nous insistent sur le fait qu'ils n'ont guère eu de choix quand, assez jeunes, ils ont dû se mettre au travail.

*Un travail de cuisinier :*

*A la base, puisque j'ai démarré je n'avais pas 14 ans, avec en plus un échec scolaire. Je pense avoir choisi mon métier, même si aujourd'hui le regard que je porte s'appuie sur une expression de mon père au*

*moment où je partais dans la vie professionnelle :*

*« Qui te nourrit te paie bien ».*

*Evidemment, je gagnais 30 F / mois et c'est ce que je mangeais par jour... (M. B.).*

*Au départ, je n'ai pas choisi mon travail : à 13 ans, après le « certif », il me fallait apprendre un métier au cours complémentaire. Comme je n'aimais pas coudre, restait le travail de bureau. De 40 à 44, j'ai fait deux places d'employée de bureau sans utiliser ma qualification avec les enfants (Y. S.).*

**Pour certains d'entre nous donc, guère de choix au départ.**

*Hélas, dans les milieux défavorisés, à part quelques exceptions, il y a peu de chances d'être en mesure de faire ce choix (N.V.B.).*

**Mais ce n'est pas le cas le plus général et la plupart d'entre nous ont eu la possibilité de poursuivre des études, au moins jusqu'au bac. On se trouve alors installé sur des rails. Les études ont-elles été choisies ?**

*Mes études m'ont choisi plus que je ne les ai choisies. Je n'ai jamais eu une vocation particulière pour une profession. Réussissant assez bien dans le domaine scientifique, j'en suis venu à passer un diplôme d'ingénieur (P. C.B.).*

*Pour moi, le choix de la comptabilité s'est fait naturellement, à la suite des études secondaires. Forte en maths, je me suis tournée vers une matière similaire, de même que mon frère, très doué en dessin et peinture a fait architecture (P. C.).*

**Le poids du milieu familial donc, mais aussi l'influence des aptitudes personnelles, une certaine méconnaissance du monde du travail et « l'incertitude de l'adolescence » : autant de facteurs qui relativisent notre choix.**

**Et pourtant, beaucoup ont le sentiment d'avoir eu la possibilité de choisir.**

*Mes enfants grandissant, j'ai envisagé de prendre une activité professionnelle en accord avec mes diplômes, mes obligations familiales, mes goûts, mes objectifs missionnaires (C. L.).*

*J'ai choisi le travail que je fais actuellement, ainsi que mon rythme de travail car je suis bénévole dans une association pour le développement des énergies renouvelables. C'est moi qui ai pris l'initiative de ce travail, il y a deux ans, après plus de quatre ans passés à la maison avec les enfants (E. L.).*

*Il me semble que ma chance a été de faire des études que je souhaitais faire (sociologie) à un moment où on pouvait choisir sans trop de difficultés le métier que l'on voulait faire (B. D.C.).*

*J'ai choisi mon travail, une chance, un luxe, un privilège, même si le hasard y a joué sa partie.*

*Le choix premier de l'animation, de la relation par les loisirs, puis le choix de l'enfance handicapée, naïveté et générosité d'un don de moi-même, d'une réponse à la question de ma vie et de ma foi (C. D.M.).*

Les influences subies n'excluent donc pas, pour beaucoup d'entre nous, un réel choix de notre profession initiale. Une profession non choisie au départ peut d'ailleurs être investie d'une façon telle qu'elle devient véritablement nôtre :

*Je crois n'avoir jamais rien choisi, mais avoir peu à peu habité et bien investi cette situation professionnelle actuelle (M. G.).*

*J'ai le sentiment d'avoir investi successivement les champs du possible à partir de la situation qu'il m'était donné de vivre. Je ressens aujourd'hui mon travail professionnel (agent contractuel au Ministère des Affaires Sociales et de la Solidarité) comme une forme d'engagement (O. C.).*

Déterminismes, influences et liberté se mêlent donc lorsque nous évoquons nos débuts dans le travail. L'accent est différent toutefois quand nous évoquons la suite de notre vie professionnelle. On y mentionne alors un grand nombre de déplacements, la plupart volontaires, de même que des choix particuliers dans la façon d'exercer. Evoquons ces choix et le sens que nous leur donnons.

## **Des déplacements dans la vie professionnelle**

Certains d'entre nous ont été amenés à changer de travail pour accéder à quelque chose de plus valorisant ou correspondant mieux aux aptitudes personnelles :

*Je travail depuis 15 ans et 6 mois et je viens de choisir mon travail (en 88) !*

*De ma paye de tourneur en 76 à celle de technicien de radio FM (chrétienne) de 91, 15 ans d'industrie ou presque. L'atelier d'abord, 45 heures par semaine, en tournage puis en mécanique « chariots élévateurs », les doigts noirs et abîmés, et puis les reins moulus et l'ambiance des casse-croûte, et les calendriers « légers » à l'intérieur des armoires de vestiaire, et puis être délégué du personnel, coincé entre revendications d'un côté et production de l'autre. 15 ans !*

*Aujourd'hui, quand j'y repense, le c... bien posé sur la chaise roulante de la régie radio et les pieds sur la moquette, je revois les départs à 6 heures du matin, l'huile de coupe ou de vidange, la pointeuse (J.-F. D.).*

*De même, un autre « est passé de cuisinier à économiste, puis à travailleur social après une mutation personnelle importante, vie de couple et de famille, choix politique » (M. B.).*

**Mais le plus grand nombre de changement s'opère avec un sens différent : c'est un choix qui est fait de se mettre au service de telle ou telle personne ou groupe de personnes, éventuellement dans le cadre d'une association.**

**On pourrait déjà mentionner le cas de plusieurs mères de famille qui ont arrêté leur travail pour être disponibles à leurs enfants, mais aussi à d'autres activités.**

*Je fais partie de cette catégorie non reconnue de femmes qui a fait le choix de la famille pour privilégier d'autres aspects de la vie (M. B.).*

*Tout d'abord, le choix a été motivé par nos trois enfants, afin d'être plus disponibles pour eux et notre vie de famille, les premières années de la vie étant primordiales (V. E.).*

**Et la condition de mère au foyer permet un engagement sur le quartier, qui peut prendre de multiples facettes.**

*Ayant fait le choix, il y a 4 ans, d'habiter en ville nouvelle, c'était aussi un moyen de m'insérer plus dans la vie locale et de partager les préoccupations de beaucoup de femmes autour de moi qui ne travaillent pas (V. E.).*

Une autre a accepté des responsabilités à la Mission de France mais « en faisant option de ne pas décoller du quotidien : la vie de famille, la vie d'un quartier... » (M. B.).

Il faut ensuite mentionner le cas de ceux qui ont abandonné leur métier initial pour s'occuper d'associations. De l'informatique « jusqu'au choix d'un changement plus radical lors de mon embauche au secrétariat d'Amnesty International » (P. D.B.), des métiers de la communication vers la permanence dans « un lieu ouvert aux incroyants et aux paumés, un lieu porteur des questions et des interrogations des hommes et des femmes d'aujourd'hui » (B. D.C.), « d'un poste d'éducatrice sanitaire de la ville de Tunis à un travail de coordination des projets de formation pour handicapés » (A.-M. L.), ou encore le choix de devenir permanent à Emmaüs.

Changements de profession donc mais aussi choix à l'intérieur de la profession :

*...je suis devenue directrice d'école maternelle et puisque je pouvais choisir mes écoles, j'ai choisi de rester dans des zones à forte proportion de problèmes sociaux avec un fort taux d'immigrés... je pense que c'est là qu'on avait le plus besoin de l'école maternelle. C'était là aussi où je mettais en œuvre l' « option pour les pauvres » (C. L.).*

*Alors j'ai choisi d'être médecin. Mais le projet s'est déplacé : dimension collective, choix des plus pauvres, des plus faibles, refus d'un gros salaire. J'ai choisi médecin de PMI : choix idéologique (H. E.).*

*J'ai fait un choix à l'intérieur de ce métier quand, prof de philo, je suis devenu prof en L.E.P. en français-histoire. Ce choix a été fait avec la MdF : c'était le désir d'aller vers des élèves en plus grande difficulté, de m'investir auprès de jeunes défavorisés (N. R.).*

Nul ne peut prétendre à une vie professionnelle stable au cours de toute sa vie. Comme celle des autres, notre vie professionnelle connaît des mutations et des évolutions. Mais ces évolutions ne se font pas dans le sens le plus fréquent autour de nous, c'est-à-dire vers plus de pouvoir et plus de revenus. Que l'on s'arrête de travailler pour être présent à sa famille ou à son quartier, que l'on devienne permanent dans une association qui s'occupe de ceux qui sont exclus d'une façon ou de l'autre ou qu'on accepte un poste auprès d'une population défavorisée : dans tous les cas, on fait un choix auquel nous donnons sens. Ceci n'est pas indifférent quand on réfléchit à la mission. Les choix que nous faisons ici sont très importants : avant d'être discours ou parole, la mission est déjà signée.

Il faut enfin mentionner tout ce que nous disons concernant notre façon de travailler. Là encore, nous effectuons des choix qui ne sont pas indifférents.

**Les enseignants mentionnent des choix pédagogiques par lesquels ils sont présents à ceux qui ont le plus de difficultés.**

*En formation, nous sommes amenés continuellement à effectuer des choix sur les pédagogies à mettre en œuvre, sur la personnalisation de la formation, sur le temps que nous consacrons à un groupe plutôt qu'à un autre... Dans le Greta, nous sommes confrontés à des publics en difficulté : jeunes chômeurs, personnes stressées par les changements techniques (P. C.B.).*

**On pourrait ici multiplier les témoignages qui vont dans ce sens de la part de personnes engagées dans un travail de formation. Il ne s'agit jamais de se consacrer aux meilleurs pour les gonfler encore plus, mais d'être attentif à ceux qui ont le plus de mal pour leur consacrer une grande part de nos efforts.**

**Enfin des personnes situées dans des sphères professionnelles différentes disent aussi bien leur souci de ne laisser personne sur le bord de la route. Ainsi dans un cabinet d'expert comptable :**

*J'ai découvert que je pouvais mettre mes compétences au service de certaines structures œuvrant soit pour le secteur associatif, soit dans le secteur économique (entreprises intermédiaires d'insertion, CAT, Emmaüs...). Ce ne sont pas les dossiers les plus rentables ! (P. C.).*

**Ou encore, dans une association, « c'est l'accueil et l'écoute des personnes en difficulté qui occupe le maximum de mon temps » (M. P.).**

**Il n'y a donc plus d'ambiguïté ici : si nous sentons bien que le choix initial d'une profession n'est pas toujours clair et transparent, la façon dont nous travaillons, elle, témoigne de notre liberté et de notre engagement, de même que certains changements de profession ou à l'intérieur de notre profession.**

**Il est question de gratuité, de disponibilité ou d'attention aux autres et spécialement aux plus démunis, aux exclus, aux plus pauvres, aux laissés pour compte ou aux « bossés de la vie ». Tout le monde n'exerce pas nécessairement dans de telles conditions, mais il y a là une dominante dans nos témoignages.**

**Pas de grands discours donc, mais des choix concrets qui nous engagent et qui font signe. Nos choix professionnels et nos façons de travailler disent quelque chose de la mission. Le sens que nous y donnons est bien relatif à la façon dont nous nous représen-**

tons le salut en Jésus Christ. On pourrait reprendre ici un texte de J. Debruyne cité par l'une d'entre nous :

*Dans le livre de Debruyne « L'évangile du poète », il y a cette réflexion : « la tâche des chrétiens aujourd'hui ? Il s'agit de guérir les malades, tous les boiteux de la vie, les paralysés de l'existence, les aveugles de la haine, les sourds du pouvoir. Il faut ressusciter les morts et ne pas se contenter de les enterrer ». Cela ne se situe pas dans un rapport de soignant à soigné, mais tout d'abord d'accueil de ces « boiteux de la vie », de reconnaissance de l'autre, de compagnonnage au quotidien (M. B.).*

## LE TRAVAIL COMME « ENGAGEMENT »

A la croisée de la nécessité économique de notre travail et des choix que nous posons souvent pour faire notre travail en lui-même un combat pour la justice, se dessine l'image du travail vécu comme « engagement ».

Il s'agit de se mettre au travail avec d'autres, de participer à l'effort de création d'un monde plus juste. Il s'agit d'être compétent, d'être efficace, moins pour être reconnu (cela compte aussi) que pour chercher à atteindre le but visé. Dans nos écrits, quand nous évoquons les buts que nous visons par notre travail, nous quittons souvent le « je » pour englober nos collègues de travail dans un « nous ».

*Pour en revenir au travail, une certaine passion m'amène parfois à le considérer comme un travail « militant ». Ma compétence acquise en micro-informatique n'est pas complètement un hasard : je crois que c'est à travers ses outils et modes d'organisation que des travailleurs pourront se libérer en partie des contraintes imposées par les hiérarchies. La micro-informatique, contrairement à l'informatique centralisée, peut (ce n'est pas automatique) amener certains à aménager un espace de liberté, et de dignité au sein des entreprises. Mais il ne faut pas oublier ceux qui ont du mal à franchir la barrière intellectuelle et sociale liée à ces nouvelles technologies. Je crois avec force qu'il est possible qu'ils trouvent une place dans le champ de la production, si on arrive à dépasser un peu les handicaps sociaux et psychologiques. Il y a des*

*réussites pleines d'espérance... et des échecs trop nombreux. Si l'on nous donnait des moyens... mais la formation coûte très cher (P. C.B.).*

Presque tous les écrits soulignent cette passion partagée avec d'autres dans l'accomplissement d'une tâche. Avec ces quelques autres, nous collaborons à produire notre monde en cherchant à y mettre plus de justice. Quand ces liens se tissent, nous découvrons d'autres oppositions où la distinction croyant - non croyant n'est plus de mise. Compromis dans la tâche de production de notre société, nous découvrons qu'il n'existe pas de foi désincarnée et qu'en s'incarnant notre foi devient partisane !

Sous une autre forme, cet engagement dans le travail n'est pas sans rappeler l'engagement militant, même si l'un ne peut remplacer l'autre :

*Je me suis situé de deux façons complètement différentes dans ma vie professionnelle. Dans un premier temps, qui a duré peut-être dix ans, mon travail a surtout résulté d'un certain nombre de déterminations relativement imposées par les circonstances. Ce qui a été essentiel à mes yeux, durant cette période, ce fut les engagements syndicaux et politiques (à l'extrême gauche) et sociaux. Dans un deuxième temps, le travail est devenu progressivement le principal investissement et c'est sans doute lui qui fait le plus sens aujourd'hui. J'ai le sentiment d'avoir changé de cadre de référence, mais c'est toujours une conviction militante qui a inspiré les deux périodes de travail et lui a donné son horizon.*

*J'ai le sentiment d'avoir investi successivement les champs du possible à partir de la situation qu'il m'était donné de vivre.*

*Je ressens aujourd'hui mon travail professionnel comme une forme d'engagement, alors qu'il est traversé d'enjeux de société, et je m'efforce de rester fidèle aux engagements passés (O. C.).*

Toutefois, cet engagement dans le travail nous situe du côté de ceux qui « produisent » le monde. Même si nous cherchons à être « au service » de ceux qui n'ont pas voix au chapitre, nous ne sommes pas vraiment avec. Du moins pas par notre travail.

Que ce soient les femmes qui ont choisi de ne pas travailler qui s'expriment le plus sur ce mode de « l'être avec » les plus petits (en fait « les plus petites ») n'est pas sans poser une question de fond sur les liens entre le travail et « l'être avec », entre engagement militant et partage des mêmes façons de vivre que les plus pauvres...



## II - Entre envoi et appel : une foi nourrie de la rencontre de l'autre

On a longtemps conçu la mission comme un travail d'annonce de la Bonne Parole dont nous serions détenteurs en direction d'un autre qui en serait privé. Mouvement à sens unique donc, destiné à éclairer ceux qui sont encore dans l'obscurité.

Rien de tel dans les contributions de Galilée. La relation à autrui est à double sens et jamais nous ne nous situons comme les détenteurs exclusifs de la vérité. D'une façon générale ceux que nous rencontrons dans le travail nous enrichissent et enrichissent notre foi. Il y a probablement là quelque chose d'essentiel pour saisir les rapports du travail et de la mission.

*J'étais parti pour donner, j'ai beaucoup reçu (P. C.B.).*

Aucun d'entre nous ne prétend détenir la vérité à lui tout seul et nous valorisons au contraire beaucoup le travail d'équipe. Cela est vrai chez les enseignants, où plusieurs mentionnent leur rejet de l'individualisme au profit d'un travail en équipe où « chacun apporte son regard » (A. S.). Mais cela est aussi vrai dans le milieu médical ou pour une orthophoniste :

*J'essaie de travailler le plus possible avec d'autres professionnels pour éviter l'isolement, pour mieux faire certains diagnostics (M. G.).*

On ne sort alors jamais indemne d'une telle expérience :

*...si je joue le jeu d'une relation vraie avec les autres, je me mets en question, et donc je me transforme (P. D.B.).*

*Je travaille depuis bientôt dix ans à ce que les Compagnons soient « chez eux ». Je pense que je suis moi-même Etranger parmi eux. La route faite avec eux dans le quotidien, dans les camps de jeunes, dans le voyage en Haïti m'a transformé. Ils m'ont appris à me déplacer... (M. B.).*

C'est là un aspect fondamental de notre expérience du travail. Ceux que nous y rencontrons apportent leur part de vérité et nous mettent en question. Il ne s'agit pas d'être paralysés par le doute mais seulement d'admettre que la vérité est issue de la re-

lation, qu'on est plus riches à plusieurs que seuls. Et cela ne peut pas ne pas retentir sur notre foi.

*Une expérience spirituellement décapante (B. D.C.).*

*La rencontre de l'autre fait tomber mes fausses images sur Dieu (M. P.).*

Cette expérience, beaucoup d'entre nous la faisons à un titre ou à un autre. Ceux que nous rencontrons nous apprennent toujours quelque chose sur l'homme et sur Dieu.

*Etre missionnaire, pour moi, c'est découvrir que dans chacun de mes collègues différemment placés hiérarchiquement, il y a une « petite étincelle de Dieu » (N. V.B.).*

*Etre missionnaire, pour moi, c'est reconnaître que chaque personne est à l'image de Dieu, et peut me dire quelque chose de Lui, même s'il ne me ressemble pas, même s'il n'a pas les mêmes idées (M. T.).*

Notre foi n'est pas un tout constitué, immuable. Elle est tributaire de ceux que nous rencontrons qui ont toujours quelque chose à nous faire découvrir. Nous refusons ici toute forme de suffisance et nous voulons nous situer dans une relation véritable qui respecte les deux parties.

*Ceux avec qui j'étais en relation ont modifié ma façon de penser, bousculé mes certitudes, appris qui était Dieu, et obligé à creuser les conséquences de l'humanité du Christ... J'ai été obligé de changer de vocabulaire, de réfléchir autrement, de débarrasser la foi de ce qui est accessoire. Ils m'ont montré d'autres visages de Dieu (C. L.).*

Même écho de la part de ceux qui sont en contact, d'une façon ou de l'autre, avec l'islam.

*La rencontre avec les travailleurs de confession islamique n'est pas sans interroger ma propre foi en Jésus-Christ, descendant d'Abraham et Fils de Dieu : n'est-il pas important de vivre à leurs côtés le Ramadan ? (R. M.).*

*La consistance de la foi de l'islam, le chemin vers Dieu que cela représente pour des millions de gens me donne envie de mieux le connaître, de le comprendre, de laisser se creuser en moi les questions que cela adresse à ma propre foi... effort d'intelligence jamais terminé dans le*

*respect d'un mystère dont nul ne peut se dire propriétaire à lui seul (B. D.C.).*

Ainsi nous sentons-nous embarqués dans une aventure dont nous ne connaissons pas d'avance toutes les étapes. La mission c'est d'abord un travail sur nous-même, une enrichissante remise en question de notre foi. Et le travail est un des liens privilégiés de cette expérience. Etre missionnaire dans notre travail professionnel, ce n'est pas uniquement délivrer la bonne parole à ceux qui nous entourent pour les éclairer, c'est d'abord entrer dans un partage, poser des signes d'attention à l'homme et marquer ainsi le Dieu qui nous habite dans une expérience spirituelle toujours renouvelée.

*A force de dire et de sentir que l'Evangile doit sortir, qu'il doit être annoncé aux hommes et qu'il ne peut se cultiver en vase clos, la question s'est déplacée. Il ne s'agit plus de faire entrer les gens dans l'Evangile, dans la foi, dans notre foi. Il s'agit de semer l'Evangile, de lui faire porter du fruit. Il s'agit de porter l'Evangile là, de l'y rendre présent, vivant, portant ses fruits. Il s'agit de découvrir où il est déjà, présent, vivant et portant ses fruits.*

et le même continue en méditant cette parole :

*« Comme un disciple suit son maître, tu marcheras à la suite de celui que tu sers. Le pauvre, l'enfant, l'étranger seront tes maîtres... ».*

*L'enfant est un maître exigeant : il t'apprend la vérité. Pas de détour ; pas de tricherie dans ses gestes, ses paroles ou ses expressions... Parce que l'enfant est tout entier promesse, il est maître de fidélité. L'enfant nous annonce un Dieu qui saura attendre son fils perdu, qui saura aller vers lui sur le chemin, chaque matin jusqu'à la joie de son retour. Un Dieu sur qui on peut compter, un Dieu vers qui on peut revenir, un Dieu qui attend le meilleur de chacun parce qu'il donne le meilleur de lui-même. L'Enfant nous annonce un Dieu « Père » (H. E.).*

La rencontre de l'autre devient ainsi constitutive de notre foi. L'enfant, le pauvre et l'étranger sont aussi nos maîtres.

Cette conversion ne doit-elle pas devenir le fait de l'Eglise tout entière et n'avons-nous pas un rôle dans ce domaine pour que l'Eglise reste effectivement ouverte à toutes les richesses du monde ? Sur ce point, nous nous exprimons peu. L'une d'entre nous parle de « dédouaner » l'Eglise de son côté « réactionnaire », « du côté des riches », « igno-

rante de la vie du monde ouvrier de salarié » (C. L.) et une autre d'une « dimension missionnaire en direction des chrétiens pour les informer sur l'urgence qu'il y a à adopter un style de vie plus simple » (E. L.). Mais, pour le reste, nous mentionnons peu cet effort nécessaire en vue d'une conversion de toute l'Eglise à laquelle nous appartenons.

## ENTRE L'ENVOI ET L'APPEL

*Pour moi, les deux ne peuvent aller l'un sans l'autre. On ne peut vouloir vivre à l'écoute de Dieu sans être à l'écoute des hommes. Cette « écoute » de Dieu et de sa Parole, dans l'Ecriture comme dans la vie des hommes, ne peut que me renvoyer à la prière silencieuse, « l'oraison » chère au Carmel. A l'écoute des « cris » des hommes, j'ai redécouvert avec plus de force les « cris » des Psaumes, par exemple, et lorsque je prie l'office, je ne peux pas ne pas avoir en arrière-fond le visage des hommes, des femmes, des jeunes que je rencontre (M. P.).*

Ainsi ne peut-on dissocier l'envoi qui nous vient de l'Evangile et les appels entendus dans les situations professionnelles que nous vivons. Ils s'alimentent l'un à l'autre.

Nous avons dit à quel point notre vie professionnelle était l'occasion d'un grand nombre de déplacements et de choix. Ces choix résultent des appels qui nous sont adressés là où nous nous trouvons. Mais ils se trouvent aussi dans la ligne d'un envoi premier, celui de l'Evangile. Je vis « un chemin de fidélité et d'approfondissement d'un appel qui m'est propre. Chemin de femme et chemin d'Evangile » (B. D.C.).

L'appel du Christ se nourrit des appels que nous entendons autour de nous et qui lui donnent chair.

*Redécouvrir la portée de cet événement pascal, sa mission, c'est aussi ce qui fonde notre espérance, nous incite à ne pas baisser les bras. Cette expérience même de Jésus : permettre de véritables libérations en restant solidaires nous fait pressentir la complexité mais aussi la rigueur de la tâche confiée ; par le fait même, je réalise à quel point notre mission prend bien sa source en J.C., en fidélité à son Evangile (B. L.).*

Ce lien entre l'Evangile et les appels des hommes est essentiel, et nous voulons prendre la mesure exacte de ce qu'est la mission. Il s'agit en définitive d'une certaine façon

de se laisser mettre en question par les hommes et par Dieu, de refuser toute suffisance. On est donc bien loin d'une vérité à transmettre, toute constituée, sans la déformer. Notre trésor n'est pas un ensemble de croyances bien ficelées à faire passer de génération en génération sans altération. Notre trésor, c'est la façon dont le Christ nous envoie pour être attentifs aux appels des hommes.

*Je proposerais même le mot COMPASSION, car nous ne sommes jamais seuls à vivre la passion. Cette compassion attire irrésistiblement vers l'autre : plus exactement, je découvre qu'elle nous précède parfois. Comme si, au-delà de toutes nos différences, il y avait une connivence d'humanité. Evidemment, par ce terme, je perds l'aspect d'envoi. Mais ne sommes-nous pas jetés au monde toujours par d'autres que nous-mêmes ? Je ne me sens pas envoyé pour dire un message, annoncer une nouvelle, aussi bonne soit-elle. Je me sens précédé par elle et invité à la découvrir comme une réalité autour de moi. Un certain regard, qui change la vie... et la mort (P. C.B.).*

Renvoi donc entre l'appel des hommes et celui de Dieu, réenvoi de Dieu vers les hommes. Passage constant d'une vérité à faire, au-delà de toute religion close sur elle même. C'est le sens de l'événement pascal. Notre travail est le lieu d'une Pâque. C'est cela la mission.

### **III - La mission comme chemin de " Passion "** **à la rencontre du Père**

**OÙ TOUT SE MELE**

Pudeur ou sincérité, très peu d'entre nous se sont exprimés de façon explicite sur la dimension spirituelle de cette aventure. Mais cette dimension affleure pourtant à chaque ligne, à travers les évocations, les questions, les rapprochements et les juxtapositions de mots et de thèmes.

Nous sommes loin de la clarté simplificatrice des dogmes sacrés ou des kérygmes provocants. Non, ici tout se mêle, sacré et profane ne font qu'un. La foi est levain dans la pâte ; mélangée, elle se met à travailler. Impossible alors de l'extraire du pain et de la retrouver intacte :

*Je dois dire que mon travail, mes engagements militants, en Eglise, ne font qu'un. C'est ma vie de femme chrétienne (N. V.B.).*

Pourtant, des textes sont éclairés. Je me suis risqué alors à lire entre les lignes, à faire certains rapprochements pour dire cette lumière. La nécessité de l'exposé oblige à distinguer. Le plus important est, en fait, la mise en relation des différents éléments que nous allons découvrir et qui est présente au cœur des textes. C'est dans ce jeu aux multiples facettes que se laisse deviner la façon dont nous vivons l'itinéraire de la mission.

## A LA TACHE

*Au cours de l'an dernier, d'avoir choisi ce travail en aumônerie m'a amené à me reposer la question d'un travail profane. Pour deux raisons principalement : la première a quelque chose à voir avec ma place dans la société, mon rapport au monde... La seconde raison concerne mon avenir (A. D.B.).*

Ce qui est en jeu dans le travail c'est bien de prendre le risque de se confronter au réel. Il s'agit de se mouiller dans le monde, d'y trouver sa place.

*Tous, là où nous sommes ancrés, nous avons à participer à la transformation du monde. Celui où je m'inscris depuis plus de 20 ans ne cesse de me bousculer, de me questionner, mais reste un terrain de choix. Là où se joue le devenir de l'homme, où nous sommes affrontés aux questions existentielles, du sens de la vie... on ne peut rester indifférents et l'on a envie de poursuivre l'aventure (B. L.).*

Nous ne voulons pas tricher. Nous voulons aller au bout de nous-mêmes sans refuser de prendre nos responsabilités. L'une d'entre nous, expert comptable, décrit bien ce cheminement qui mène à prendre le risque de la responsabilité :

*En 75, j'ai été embauchée comme cadre assistante dans un cabinet d'expert comptable. Dans le même temps, je rejoignais l'aumônerie*

*étudiante de Chambéry, où un petit groupe de jeunes salariés se réunissait. C'est à ce moment-là qu'ont commencé les premières réflexions sur mon travail.*

*Nos « slogans » étaient : partage, solidarité, pauvreté, tout ce que je n'avais jamais vécu dans mon cocon. A partir de là, dans un premier temps, j'ai pratiquement eu honte de ma profession. Le monde de l'argent n'est pas précisément vu comme un lieu de solidarité !*

*J'avais presque décidé d'arrêter mes examens et de ne pas continuer vers l'expertise, geste devant marquer ma manière de vivre ce partage et cette solidarité. J'ai mal vécu cette époque, m'étant imposé une ligne de conduite pas vraiment réfléchie et en contradiction avec une certaine conscience professionnelle. Quand je discutais avec mes patrons d'alors, je découvrais des hommes humains confrontés aux difficultés des décisions à prendre.*

*Les événements m'ont poussée, on m'a très vite proposé de prendre la place d'un responsable qui partait. J'ai accepté et repris les études (P. C.).*

**Au fond, il s'agit pour nous de bien faire notre métier d'homme et de femme et de participer comme tout un chacun à la vie sociale, d'être acteurs de l'histoire.**

**Presque tous les écrits insistent sur cet engagement dans le travail dont nous avons déjà parlé. Le mot employé est alors celui de passion ! Cette passion exige le souci de compétence, le souci du « bel ouvrage ».**

*Mais le travail est une valeur à laquelle je tiens, qui fait partie de mon équilibre, par laquelle je réalise mon désir de responsabilités et par laquelle je suis reconnue socialement. Et en plus je dois avouer que cela me passionne !!! (O. A.).*

*J'espère réussir dans mon emploi, mais la réussite n'est pas qu'économique. Ensemble nous avons à réaliser, du manoeuvre au chef de chantier, des ouvrages plus importants, plus complexes et faire un travail de qualité (R. M.).*

## CHERCHEUR DE VERITE

C'est cette passion, cet engagement qui fait de notre travail le lieu de notre épanouissement personnel. Là encore, presque tous les écrits insistent sur ce souci de « se réaliser » à propos du travail (il faut croire que nous sommes de notre époque) :

*Mon travail me « passionne »... au sens étymologique, il peut aller jusqu'à me faire souffrir. Il est le lieu où je me réalise (M. T.).*

*Il est pour moi évident de travailler et évident que cela prene une partie de ma vie, une grande partie de mon temps, une grand partie de mon énergie. Il est aussi révélateur et cristallisateur de ce que je suis (C. D.M.).*

Mais qu'appelons nous « se réaliser » ? Il ne s'agit pas de « faire carrière ». Bien sûr, derrière ce mot, nous parlons de notre épanouissement. Et, Dieu merci, nous avons aussi du bonheur à travailler.

Ce bonheur, nous le cultivons par cette passion qui nous habite et par la recherche d'un certain équilibre : que le travail ne soit pas tout paraît même essentiel à ce travail, à la mission, à la vie !

*Le travail est, pour moi, une question d'équilibre profond, à la fois sur le plan personnel, dans la vie de couple et d'équilibre familial (B. D.C.).*

*Enfin, j'ajouterais à l'ensemble des points abordés un autre qui me paraît très important pour nous, laïcs : c'est l'équilibre « travail/famille ». Il y a énormément de choses qui découlent de cela : la relation mari/femme, le temps disponible pour les enfants, leur mode de vie, le temps disponible pour les activités autres, activités militantes ou simplement activités ménagères (P. D.B.).*

Comme je l'ai déjà souligné, quand nous sommes en couple, les choix de l'un et de l'autre sont unis afin de préserver cet équilibre, cette fécondité ! Comme par hasard, ce sont souvent les femmes qui défendent cet équilibre garant de Vie !

Plus profondément encore, se réaliser c'est « s'aventurer » (le terme revient souvent). Le travail devient alors un lieu de remise en cause, de questionnement, de doute. Presque toujours cité, ce côté nocturne de la passion est décrit comme un chemin qui prépare à la découverte de l'autre, un itinéraire d'où l'on ne ressort pas intact, une histoire de transformation.



*18 ans de travail social m'amène à voir les choses autrement ; je travaille depuis 10 ans dans un service de protection judiciaire de l'enfance. A quoi je sers ? A faire respecter la loi ; à mettre des limites aux comportements aberrants des parents ou concubins ou grands parents vis à vis des enfants qui vivent à leur domicile. A faire entendre la voix des enfants, à alimenter les décisions des juges pour enfants ou aux affaires matrimoniales et à les appliquer ou tenter de les faire respecter... Cela, c'est la version officielle que je me redis de plus en plus souvent pour me justifier mon travail, mais ça n'arrive pas à me convaincre devant mon impuissance... Mon activité professionnelle m'apprend à connaître l'homme. C'est à dire qui je suis. Les déviances, les excès de comportement des autres me renvoient à ce qui m'habite aussi... Mon travail me fait découvrir chaque jour la complexité de chacun. Chacun est un nœud d'interférences (J. S.).*

*Servir : arriver à être en miroir, à faire en sorte que des gens se remettent debout. Restaurer une confiance. Cela me transforme, me façonne, me décourage parfois, me pousse en avant c'est sûr ! (S. D.).*

**Cet itinéraire de Passage est une quête de vérité ; de cette vérité qui est toujours à faire, comme on dit qu'une relation est vraie ou que la Vie est vraie, juste.**

*Mon investissement professionnel actuel me met dans une position fort différente. C'est tout un cheminement pour retrouver un moyen d'être proche des gens.*

*Je me sens souvent dans une position d'attente, et me prends à chercher ce qui fait sens pour les autres, à la recherche de ce qui fait sens pour eux (O. C.).*

*Avant tout, je souhaite être une femme responsable, qui partage, qui sait se mettre en cause, reconnaît ses erreurs, repars, se bat, qui cherche essentiellement la vérité, qui écoute l'autre, qui fait équipe avec des gens différents, qui reçoit, qui donne peut-être (N. V.B.).*

*La perspective missionnaire n'est pas évidente du tout. Et je ne pense pas vouloir séduire, ni être attractif, ni être modèle. Je dirais plutôt que je cherche à être un homme vrai (P. D.B.).*

## SERVITEUR DE TOUS

Dans cette tâche accomplie avec d'autres, dans cette quête de soi-même, on remarque que nos écrits se défendent de faire un lien trop rapide à notre foi. Ce souci de vérité nous amène à vivre ce chemin comme authentiquement humain et partagé avec tous. Si la référence à la foi s'y exprime, c'est comme une confrontation, une question.

Pourtant dans l'accomplissement de cette tâche et dans la quête de cette vérité nous mettons en jeu des valeurs sur lesquelles tous ne s'appuient pas... C'est le partage de ces valeurs avec d'autres qui créeront une solidarité particulière avec certains quand nous nous attelons ensemble à cette tâche de justice. C'est comme expression de cette solidarité que nous attachons du prix à ce que notre passion et notre compétence soit reconnues et à reconnaître celle des autres.

*Dans mon contexte très particulier, seule chrétienne au milieu de partenaires musulmans, il me faut d'abord être acceptée, donc compétente techniquement, discrète (les solutions doivent venir d'eux), accueillante aux idées, avec une certaine rigueur dans les affaires (suivi des projets) qu'ils ont du mal à accepter au début, mais qu'ils admettent petit à petit.*

*Je dois dire que la relation n'est absolument pas à sens unique et que je suis transformée par ce que je fais... par la simplicité avec laquelle les responsables de centres paient de leur personne, ne comptant pas avec leur temps, souvent pas avec leur argent. Par la mobilisation des parents d'handicapés (A.M. L.).*

C'est quand la source de ces exigences se dévoilera, de part et d'autre, que notre tâche commune sera reçue comme fruit et que notre solidarité pourra être signée entre nous.

*Comme tout employé, je participe à la bonne santé de notre entreprise. Je vis avec les hommes et les femmes qui composent l'entreprise et je risque une parole ou une action... Je rappelle que, pour être reconnu, écouté, il faut d'abord être compétent. C'est pourquoi, je m'efforce de l'être sur mon domaine. Du coup, j'ai obtenu une liberté pour parler et donner mon avis... L'actualité, les choix économiques, la vie familiale sont des occasions pour affirmer ces priorités. Je suis souvent amené à déclarer ma foi afin de justifier mes prises de position. Paradoxalement,*

*ment, je me sens solidaire des plus défavorisé quand je suis amené à prendre position sur les salaires, la répartition du travail, la protection sociale...*

*Cela n'est pas sans risque car, souvent, des débats plus profonds s'engagent et permettent une remise en cause de mes valeurs. La rigueur scientifique n'est pas facile à manier dans le domaine de la foi (B. C.).*

*Passionnée de l'homme et de Dieu, je me sens partenaire, mais aussi acteur et responsable. C'est dans ce milieu qui est le nôtre que nous sommes appelés à rendre compte de notre espérance. Confrontés aussi à la fragilité et à la finitude de l'homme, nous vivons aussi l'expérience de l'indifférence, de la mal-croyance (B. L.).*

**Mais quelles sont les exigences, quelles sont les valeurs dont la mise en œuvre pourra être reçue comme signe ? Nous sommes assez discrets sur le sujet, comme si l'on se méfiait des grands mots, des généralités abstraites. Pourtant, çà et là émergent des adjectifs, des mots parsemés pour qualifier, entre les lignes, le monde dont nous voulons être artisans : un monde qui permette que « tout homme se dise, se fasse, se répare, se redresse » ; l'important est dans le tout. Pour dire cette espérance, nos mots me semblent croiser trois thèmes.**

**D'abord celui du respect, respect du monde que nous avons reçu en héritage (création), respect de toutes les personnes (toutes des créatures). Ce renoncement à la volonté de maîtrise du monde et de l'homme me paraît traverser toutes les expressions concrètes de ce que nous cherchons à faire.**

**Le second thème, encore plus souvent présent, est celui de la solidarité. Le mot lui-même est souvent employé tel quel, mais il se dit aussi de façon neuve : frère, engagé avec, compromis avec, dépendant, transformé par, responsable de... fils du Père, frère de Jésus-Christ, compassion ! encore une fois la référence au Père et au Christ interdit toute exclusion de cette solidarité.**

**Le troisième thème est celui de la gratuité : refus de tout mesurer à l'aune de la rentabilité, nos actes comme les hommes ou les groupes sociaux.**

*Dans nos sociétés où le travail est devenu un absolu, où il nous faut être rentables, il n'y a plus de place pour toute cette catégorie " d'oubliés " que sont les malades, les vieillards, les handicapés, les marginaux et aujourd'hui les chômeurs.*

*Cette possibilité qui nous menace tous devrait nous rendre proches, solidaires. Nous sommes de la même pâte humaine, bien fragiles, mais n'est-ce pas le fait de nous signifier notre propre fragilité qui nous conduit à un moment ou un autre à nier, fuir la réalité voir à exclure ?*

*La mort fait contraste avec les valeurs dominantes qui s'orientent autour de l'efficacité, la réussite, la maîtrise croissante des connaissances, de la technique... (B. L.).*

**A travers ces trois thèmes, s'opère un déplacement de sens du mot service. Nous ne sommes plus les serviteurs qui viennent apporter ce qui manque. Le service devient alors un accompagnement sur un chemin de libération, un chemin vers ce monde où chacun serait serviteur de tous, un chemin à la rencontre du salut qui nous est donné !**

**Ainsi continue B. L. :**

*Mais vivre ces dures réalités, c'est aussi nous renvoyer à l'élément fondateur de la foi chrétienne : « Passion, Mort et Résurrection ». L'expérience de Jésus nous donne-t-elle la possibilité de mieux comprendre et de vivre le drame humain du mal, de la souffrance ? Bien plus qu'une explication, il me semble que c'est une présence qui nous est apportée à travers cette mort. Jésus n'est pas venu pour détruire la souffrance, mais pour la vivre avec nous. Partageant notre expérience humaine, il en a tout assumé y compris l'échec, la souffrance, la mort.*

*Cette mort n'aurait pourtant aucun sens si elle ne s'inscrivait pas dans une logique : « on ne peut comprendre sa mort sans sa vie, et sa vie ne peut être comprise sans celui pour qui Jésus a vécu : son Dieu et Père ».*

*Redécouvrir la portée de cet événement pascal, sa mission, c'est aussi ce qui fonde notre espérance, nous incite à ne pas baisser les bras. Cette expérience même de Jésus : permettre de véritables libérations en restant solidaires nous fait pressentir la complexité mais aussi la rigueur de la tâche confiée ; par le fait même, je réalise à quel point notre mission prend bien sa source en J.C., en fidélité à son évangile (B. L.).*

## TEMOIN-CHERCHEUR DE DIEU

Comment ce chemin peut-il être signé ? Quand et où la source se dévoile-t-elle ? Dans nos écrits, on ne trouve pas trace d'une réponse simple où le témoignage serait une pure explication du pourquoi, où la proclamation de l'Évangile serait pure répétition du discours reçu.

Comme le suggère B. L., c'est bien la patience, la passion qui fait le passage, qui fait de nos vies partagées un signe, qui fait de nous des témoins. « Souffrez que je vous parle... » dit-on parfois !

Plus que la Parole donnée, ce serait la Parole reçue, échangée, qui ferait de nous des témoins quand cette Parole se fait chemin, avec Jésus-Christ, vers le Père. Plus encore que de chercher à être signe nous-mêmes, nous voulons devenir guetteurs de signe.

Passion, parce qu'il s'agit d'abord de se livrer, de se laisser repérer :

*Je travaille dans un service où les relations avec les collègues sont plutôt bonnes. Sur 20, nous sommes 2 cathos déclarés (l'autre est un copain en gros de la même sensibilité) ; le milieu est plutôt ou creusois (laïc) ou étranger à la foi (connait pas). Leur représentation des chrétiens (le pape, les intégristes, contraception et R.U., les déclarations de Decourtray...) est mal concrétisée par nous deux : plutôt de gauche, travaillant à 3/4 temps, clairement positionnés dans le service (qui se voudrait une grande famille), acceptant de se mouiller (délégués du personnel, militants dans la vie associative) et repérés comme membres d'un réseau de chrétiens engagés dans le pays (J. S.).*

Passion, attente active d'une révélation, la Rencontre se fait itinéraire pascal où chacun se découvre habité :

*Dans une « perspective missionnaire »... comme disent les anciens de la MDF, « enfouissement et durée dans le vivre avec ». Merci, Dédé Laforge !*

*C'est ce que je vis depuis 9 ans, ne pas être n'importe qui, ne pas dire non plus n'importe quoi, apprendre la patience, pour pouvoir dire une parole commune, la mienne n'a pas la vérité, il faut le temps de pratiquer le même langage, il faut le temps d'apprendre...*

*C'est un morceau de route ensemble, une Eglise à découvrir et à construire, une Parole de Dieu toujours actuelle et à vivre en commun.*

*Le bonheur là-dedans, c'est peut-être la prise de conscience de ce qui se vit, se cherche, ses enjeux; la conscience du chemin qui reste à découvrir et la certitude que ce chemin est source de vie.*

*La présence et la disponibilité n'est pas attente ni immobilisme, c'est dans le mouvement qu'est la source de cette joie profonde et sereine que j'ai de « faire mon métier » (C. D.M.).*

*Comment définir mon attitude missionnaire au travail ? Sûrement pas comme un modèle, ni même une séduction. En cherchant à définir ma façon d'être aux autres, je trouve le mot parabole : ma vie quotidienne peut-elle être une PARABOLE, une petite histoire qui implique celui qui veut bien l'écouter et qui lui fait découvrir une autre dimension de sa vérité. Etre une parabole, c'est renoncer à dominer ou contrôler les significations que peuvent avoir, pour les autres, mes actions, mes comportements, ma manière de vivre. C'est laisser leur regard éventuellement me nier, me mettre dans des images stéréotypées, mais aussi peut-être lire, à travers moi, l'appel d'un Autre. Et c'est dans leur regard que je peux déceler quelques parcelles de cet Autre. Si Quelqu'un m'habite, je ne m'en rends guère compte. Ce sont les autres qui me le révèlent parfois. Et c'est ce qui me rend heureux (P. C.B.).*

## **Conclusion : Pèlerin d'Emmaüs**

**Dans cet itinéraire pascal maintes fois raconté, avec ses successions de marches dans l'ombre, d'arrêt, d'événements qui éclairent l'avant et l'après, il m'a semblé reconnaître le récit des Pèlerins d'Emmaüs, où la place du Christ est tenue par « cette Parole, cette solidarité qui essaie de l'exprimer ». Ce dont nous sommes témoins alors, c'est bien de cette Parole qui naît, de cette Bonne Nouvelle pour nous. La « Mission » devient alors rencontre, elle devient même « eucharistique ».**

*Pendant ces 18 derniers mois, j'ai perçu le monde qui m'entoure de différentes manières. Au début, j'ai été heurtée par la pauvreté culturelle des gens. Les discussions se limitaient à la vie matérielle (les soldes, le prix des voitures...) ou à casser du sucre sur le dos les uns des autres (elle s'occupe mal de ses enfants...). On se laisse vite entraîner à critiquer. Je n'avais pas envie d'aller vers ces femmes. J'ai beaucoup de mal à parler de tout et de rien par politesse. A la maison, le ronron quotidien me laissait une impression de vide. Petit à petit, ayant rencontré les gens dans tel ou tel réseau situé plus haut, j'ai découvert un autre visage de ces voisines. Quand, à l'occasion de baptême de leur enfant, d'un décès qu'il y a eu dans la rue... une solidarité, une parole ont essayé de s'exprimer, j'ai pu sentir ce qui se passait au cœur de chacune. Ces personnes, souvent très sensibles et généreuses mais aussi timides et peu sûres d'elles, n'osent pas ou ne savent pas comment exprimer ce qui les anime en profondeur. Une sorte de foi en l'homme, foi en Dieu, très très rarement en Jésus-Christ.*

*Après, ces personnes, je ne les ai plus regardées de la même manière. Même si extérieurement c'est pareil (on n'est pas devenu toujours des super copines !), au fond il y a une sorte de connivence : je sais quelque chose de sa vie intérieure et elle sait quelque chose de la mienne. Les « Bonjour, ça va » n'ont plus le même poids. Je ne ressens plus le même vide, la même pauvreté qu'au début. La pauvreté culturelle reste la même, mais il y a la richesse de la générosité, de la solidarité, la richesse de la simplicité du cœur.*

*J'ai été plusieurs fois émerveillée par cette foi qui se cherche souvent, mais qui est simple et vraie. C'est peut-être ça qui m'a le plus transformée. J'ai appris « à regarder avec le cœur », comme dirait Saint-Exupéry.*

*J'ai aussi appris à respecter cette foi authentique, même si elle ne correspond pas toujours à la mienne. Car ce qui me paraît primordial, c'est que les gens croient d'abord à la vie, au bonheur possible aujourd'hui pour tous et qu'ils cherchent à avancer, à aller plus loin en entraînant au moins leurs enfants et quelquefois même d'autres... C'est ça pour moi, l'avancée du Royaume (V. E.).*

Dans ce chemin de révélation, c'est en se laissant dérouter, questionner que la rencontre se fait recherche de Dieu. Un autre visage de Dieu peut se laisser reconnaître en tout homme. Dans cet acte de reconnaissance, nous faisons une place essentielle à la contemplation en lien avec l'équipe, avec toute l'Eglise.

*« Méditer la Parole du Seigneur », dans des moments qui lui sont spécialement consacrés, mais aussi être à l'écoute de cette « Parole » dans la vie concrète de ceux que je rencontre, un peu comme Dieu disant à Moïse : « J'ai vu la misère de mon Peuple asservi en Egypte, j'ai entendu ses cris, je suis résolu à le délivrer... ».*

*Pour moi, les deux ne peuvent aller l'un sans l'autre. On ne peut vouloir vivre à l'écoute de Dieu sans être à l'écoute des hommes. En en cela, je crois être fidèle à l'esprit qui animait Thérèse d'Avila, qui disait à ses Carmélites : « Marthe et Marie doivent toujours aller ensemble »...*

*Cette « écoute » de Dieu et de sa Parole, dans l'Ecriture comme dans la vie des hommes, ne peut que me renvoyer à la prière silencieuse, « l'oraison » chère au Carmel. A l'écoute des « cris » des hommes, j'ai redécouvert avec plus de force les « cris » des Psaumes, par exemple, et lorsque je prie l'office, je ne peux pas ne pas avoir en arrière-fond le visage des hommes, des femmes, des jeunes que je rencontre (M. P.).*

Dans ces instants reçus comme une grâce, la rencontre, où prennent corps la Parole et la solidarité de ces actes quotidiens, devient vraiment « liturgie pour les païens », « véritable culte rendu à Dieu ».

## **TERRE D'AVENIR**

**avec le CCFD, Pentecôte 1992**

**Les 5, 6 et 7 juin au Bourget (Seine-Saint-Denis)**

trois jours "non stop" pour la cause du développement

### **FORUM INTERNATIONAL DU DÉVELOPPEMENT**

La MDF sera présente à Terre d'Avenir par stand, débats, témoignages

CCFD : 4, rue Jean Lantier - 75001 PARIS - Tél. (1) 40 26 51 60

FAX (1) 40 62 11 23 - Minitel 3615 Gabriel\* CCFD



# **Xavier CAMPAGNE :**

## **un frère du chemin**

Xavier Campagne a terminé la lutte de la nuit, le 29 octobre 1991, à l'aurore, après deux semaines de coma et de longs mois d'un combat inégal contre l'ennemi intérieur qui l'assailait : un cancer du poumon qui ne fut décelé qu'après avoir atteint le cerveau. Longs mois d'espoirs et de détresses où il fut accompagné par son équipe, par sa famille bien sûr et aussi des amis très chers, des compagnons de travail, d'engagement, et beaucoup d'autres qui portaient dans leur cœur ce chemin de souffrance.

Lorsqu'en 1969 Xavier demanda son incardination à la Mission de France — il était prêtre du diocèse de Bayonne depuis 1957 et avait 37 ans —, c'était au moment où la raison d'être de la Mission de France était remise en cause et son avenir problématique. Il écrivit au Père Gufflet : « C'est pour vivre ce pour quoi la Mission existe que je vous ai fait cette demande et que je l'ai faite en ce moment de son histoire ». Tout Xavier est là : homme de passion et de fidélité.

Cette fidélité a traversé bien des épreuves : celle de l'érosion par le travail, ses terribles servitudes, la lourdeur de la lutte syndicale pendant les douze ans où il fut aide-comptable ; celle de l'Eglise, souvent si loin de ce qu'il espérait d'elle ; celle de la Foi aussi... Partout et toujours cette grande honnêteté de l'interrogation, cette lucidité sans détour sur soi-même, cette franchise du partage en équipe et avec ceux qui portaient la responsabilité du corps de la MDF, cette droiture et cette retenue maintenu le rendaient si attachant, et si proche aussi. Et puis cette liberté de pensée : un frère du chemin. Chez ce Basque il y avait un étonnant mélange de la fraîcheur de Thérèse de Lisieux et de la rigueur d'Ignace de Loyola.

Xavier eut l'occasion, à Pâques 90, d'exprimer ce qui l'animait au plus profond de lui même dans un interview à Radio-Dialogue à Marseille. Nous avons gardé dans ces pages le caractère spontané du langage verbal.

**Radio-Dialogue : Xavier Campagne, vous êtes permanent de la Cimade à Marseille. Ce « Service Oecuménique d'Entr'aide » est au service des étrangers en France... Depuis quand faites-vous ce travail ? Ou bien considérez-vous que c'est un ministère ?**

Xavier Campagne : Comme vous l'avez dit, le sous-titre de la Cimade est Service Oecuménique d'Entr'aide. De mes études d'autrefois, j'ai retenu que le mot « ministère » signifie « service ». Alors tout dépend de ce que l'on met sous le mot ministère. Si c'est un ministère dans le sens de service en général, c'est un service rendu, donc un « ministère » rendu à une catégorie de gens que l'on appelle « les étrangers ». Si on entend par là un ministère confié par l'Eglise, par une Eglise, qu'elle soit protestante ou catholique, je ne pense pas. Je ne suis pas là à ce titre.

**R. D. : Expliquez-moi ! D'abord, depuis combien de temps êtes-vous équipier de la Cimade ?**

X.C. : Je ne le suis pas depuis très longtemps. Il y a 4 ans que je suis équipier, salarié de la Cimade. J'avais des contacts avec la Cimade précédemment comme un bénévole.

**R. D. : Seulement 4 ans, mais vous êtes bien mordu !**

X.C. : Ah ! tout à fait ! Parce que, dans son orientation, la Cimade est quelque cho-

se qui correspond à ce que je porte en moi depuis très longtemps. Je suis très heureux de pouvoir le mettre en œuvre en étant équipier à la Cimade.

**R. D. : Donc, vous êtes prêtre, vous travaillez maintenant à la Cimade. Est-ce que cela veut dire que vous avez été prêté par votre Eglise à la Cimade ?**

X.C. : Pas du tout. Je suis d'abord prêtre de la Mission de France. C'est un organisme de prêtres, au plan national (nous sommes à peu près 300). Nous avons toujours eu comme vocation, si je puis dire, d'être au travail, d'avoir un travail professionnel. On appelle cela, souvent, prêtres-ouvriers (peu importent les mots). Je ne suis pas un prêtre-ouvrier. Je suis un prêtre qui a eu et qui a aujourd'hui un travail professionnel. J'ai longtemps été, pendant 14 ans, dans une entreprise d'agro-alimentaire. Je travaillais dans les bureaux, scribouillard. Si je n'y suis plus, c'est parce que cette boîte a été rachetée par une boîte de Grenoble, qui nous a tous licenciés. Il a fallu se reclasser différemment.

**R. D. : Alors, c'est parce que vous êtes chômeur que vous êtes entré à la Cimade ?**

X.C. : C'est parce que je suis chômeur que je suis entré dans le système social. J'ai d'abord été dans une Association qui s'occupe de Foyers de résidence de personnes du troisième âge, toujours comme scri-

bouillard. Puis, l'occasion s'est présentée, la Cimade avait besoin de quelqu'un sur Marseille. Elle m'a demandé si je voulais bien être permanent et j'ai accepté, mais il faut situer cela dans la ligne du travail professionnel de prêtre et cela va depuis l'entreprise jusqu'à une association. Pour nous, c'est très important d'être situés comme les gens sont situés dans la vie ; être situés en tant que prêtres, avant même, si je puis dire, de parler de sacerdoce, d'Eglise. Etre d'abord dans une situation de partage, aujourd'hui, fondamentalement, je suis dans une situation de partage avec tous ceux qui font partie de la Cimade, avec aussi tous ces étrangers auxquels nous essayons de répondre.

**R. D. : Mais vous gardez des obligations de prêtre, j'imagine. Excusez le non-catholique que je suis. Le bréviaire, tous les jours...**

X.C. : Vous savez que l'obligation du bréviaire était une obligation très stricte. Mais je dois dire très honnêtement que je ne lis plus mon bréviaire comme je le lisais quand j'ai commencé ma vie de prêtre. Le bréviaire a été pris à une vie monastique et on nous a donné des normes de prière qui étaient celles d'un religieux dans un couvent. Un prêtre n'est pas un religieux dans un couvent, il est dans la vie. Autant je pense que nous avons « l'obligation », j'espère aussi, le besoin d'une vie de prière, autant je pense que le bréviaire est une forme de

prière, qui peut être remise en question. Je ne me vois pas chanter Laudes (c'est-à-dire le lever du soleil), à 8 ou à 10 h du soir, parce que je n'ai pas eu le temps jusque là de prier...

**R. D. : Et la messe ?**

X.C. : L'Eucharistie est toujours un élément essentiel dans nos vies de chrétien et donc de prêtres. Là aussi, je pense que les gens ont quelquefois de fausses idées. Il n'y a pas d'obligation de l'Eucharistie. C'est atroce de parler d'obligation de l'Eucharistie, comme d'obligation de prières. Je pense que si on est croyant, et donc à plus forte raison quand on est prêtre, on a besoin de se ressourcer, de parler à Celui que l'on aime, de partager... C'est ça, l'Eucharistie, il n'y a pas d'obligation d'Eucharistie. Je n'ai l'obligation de faire l'Eucharistie en tant que prêtre que s'il y a des gens qui en ont besoin. Mais, à titre personnel, je suis comme n'importe quel chrétien. En fait, je célèbre l'Eucharistie avec mes frères. Et je peux le faire aussi avec des frères protestants, même si nous n'avons peut-être pas toujours la même théologie de l'Eucharistie et des sacrements. Je pense d'ailleurs qu'il y a autant de différences à l'intérieur du monde protestant ou à l'intérieur du monde catholique, qu'entre le monde protestant et le monde catholique ; je pense que les clivages ne sont plus maintenant d'Eglise à Eglise (c'est ce que je constate à la Cimade où je suis et qui me

fait rencontrer beaucoup plus le monde protestant), mais les clivages, les nuances, les différences passent à l'intérieur des mondes protestants et des mondes catholiques.

**R. D. : Ah ! Voilà qui est intéressant ! Si je comprends bien, vous n'êtes pas malheureux de travailler en permanence avec des gens qui ne sont pas catholiques ?**

X.C. : Au contraire ! C'est pour moi une joie. Parce que je pense que personne, ni les catholiques, ni les protestants, ni qui que ce soit, personne ne possède la vérité. La vérité est toujours au-delà de nous. Elle est toujours un but à atteindre. Elle est cet autre que nous appelons Dieu. Personne ne la possède. Et je pense que la meilleure façon de vivre cette non-possession et donc de vivre cette recherche de la vérité, c'est de la chercher avec d'autres qui ont d'autres chemins que moi, chemins culturels, historiques, religieux, philosophiques... pourvu que nous nous mettions en recherche en commun. La diversité peut être une chance de ne pas s'enfermer dans sa propre vérité et donc, d'approcher davantage la vérité qui nous dépasse de partout.

**R. D. : Ainsi, pour vous, sur le terrain de la pratique chrétienne, du service, de la foi, la rencontre de cet étranger qui est d'une autre religion, est précieuse ?**

X.C. : Oui, non seulement cette diversité est très riche à l'intérieur, des gens qui font

la Cimade, mais elle est accentuée par la rencontre encore plus étrange des étrangers, parce que l'étranger est étrange, c'est évident. Quand il vient du Sri-Lanka, du Cambodge, il nous est absolument exotique. Et, pour moi et pour vous, ce sont des fils et des filles de Dieu. J'ai donc à entendre la vérité qu'ils ont à m'apporter et j'ai à la découvrir avec eux, à la partager. Peut-être ont-ils, de même, à découvrir à travers moi une vérité qui leur est étrange et étrangère.

**R. D. : Personnellement, je vous suis très volontiers, mais, excusez-moi là encore, est-ce que, dans votre Eglise, il n'a pas été dit un temps que votre église tenait la vérité, disait la vérité ?**

X.C. : Je pense que c'est son drame ; cela a été son drame. Et c'est son drame dans la mesure où elle le pense toujours. Je suis solidaire de mon Eglise ; mais reconnaître certaines de ses faiblesses ne me gêne pas du tout, au contraire, de même que je reconnais moi-même mes propres faiblesses. Je crois que l'Eglise doit reconnaître qu'elle a trop cru qu'elle possédait la vérité. Je pense qu'elle est un signe, dans le monde, d'une approche, d'un chemin, mais qu'elle n'a pas la vérité ; et elle a à se mettre à la recherche de cette vérité. Et je pense qu'elle doit le faire avec d'autres, humblement simplement. Je pense que personne, absolument personne, même pas l'Eglise catholique ne possède la vérité. L'Eglise catholique n'est pas le Royaume de Dieu. L'Eglise

catholique est une structure dans l'histoire des hommes pour nous conduire au Royaume de Dieu. Le protestantisme, pour les protestants, est ce chemin vers Dieu et, pour les musulmans, l'Islam, etc. Si nous croyons que tous les hommes sont fils et filles de Dieu, il n'est pas possible de dire que ceux qui ne pensent pas comme nous, sont dans l'erreur absolue. On parle de dialogue ; nous sommes à Radio-Dialogue : le dialogue suppose un minimum de respect par rapport à l'autre, sinon c'est de la comédie. J'ai à recevoir une certaine vérité, pas plus, pas moins, une « certaine » vérité, de ceux qui ne sont pas comme moi, qui sont étrangers, étranges, autres...

**R. D. : Xavier Campagne, est-ce que vous êtes patient ? Patient au sens de capable de supporter les autres dans leur différence ?**

X.C. : Alors... là... je crois que oui, du moins j'essaie. Je suis devenu, je crois pouvoir l'affirmer, je suis devenu très tolérant. Je ne sais pas si c'est une des composantes du mot patient que vous avez employé. Oh ! Je suis un peu nerveux, donc pas toujours très patient dans le sens de patience. Mais je suis devenu tolérant. Je ne crois pas que c'est de l'indifférentisme, que tout est bon, que tout se vaut, le bien le mal.., tolérant, c'est dans le sens de l'accueil de l'autre dans sa différence.

**R. D. : Vous l'acceptez comme il est ?**

X.C. : J'essaie de l'accepter comme il est, sachant que je suis heurté, comme tout le

monde, par des différences. Mais cela ne me gêne pas, dans la mesure où je sais que cet étonnement existe, existera. C'est à partir de cet étonnement, justement, que j'essaie de cheminer avec l'autre et de recevoir de l'autre ce que je ne suis pas. Parfois, c'est l'inverse, on a une attitude trop négative, vis-à-vis de soi-même. Il me semble nécessaire d'affirmer ce que l'on est, pour qu'il y ait dialogue. Nous devons accueillir l'autre avec ses richesses, avec sa vérité, avec ses limites ; et il faut s'admettre soi-même avec sa vérité, avec sa richesse, avec ses limites. Il y a là un jeu mutuel. Je n'ai pas à me diminuer. Je n'ai pas non plus à m'affirmer comme possesseur de la vérité. Il y a un jeu d'acceptation et d'affirmation de ce que l'on est.

**R. D. : Ce que vous dites là, est-ce du domaine de la psychologie, ou est-ce autre chose ?**

X.C. : Je crois que c'est autre chose. Les sciences humaines nous ont fait beaucoup de bien, elles nous donnent des instruments d'analyse. Mais ma conviction vient de beaucoup plus profond. Je crois que je la puise fondamentalement dans l'Évangile, dans la lecture de l'Évangile et dans ce cheminement que Jésus me fait faire dans ma vie et dans sa vie.

**R. D. : Qu'est-ce que c'est que l'Évangile et qui est ce Jésus ?**

X.C. : C'est la question que l'on doit se poser tous les jours et qui n'aura jamais

de réponses. C'est la question que Jésus posait lui-même à ses disciples : « Qui dites-vous que je suis ? ». C'est à chacun de dire... Moi, j'aime quand on chemine. J'aime beaucoup l'Évangile des Compagnons d'Emmaüs : des gens qui doutent profondément ; ils avaient cru et tout s'est cassé la figure. Et ils redécouvrent...

**R. D. : Il faut peut-être rappeler : les pèlerins d'Emmaüs, c'est après la Résurrection du Christ.**

X.C. : Oui, au moment de la mort — résurrection du Christ, au moment de Pâques. C'étaient des gens, des disciples ; pas des apôtres de ce cercle quand même très proche de Jésus, et ils repartent, parce que tous leurs espoirs se sont écroulés, parce que ce Jésus de Nazareth, homme de bien, a été mis à mort et est dans la tombe. « Des femmes disent bien qu'il n'y serait plus, qu'on aurait peut-être volé son corps... mais nous, on ne l'a pas vu ; donc on repart chez soi, à Emmaüs ». Et c'est réellement (symboliquement, peu importe), sur ce chemin d'Emmaüs, que quelqu'un les rejoint, leur parle, les réchauffe, s'arrête avec eux, partage le pain avec eux et c'est là qu'ils le reconnaissent. J'aime ce cheminement, qui passe de l'espoir au doute, un peu du désespoir ou du moins de la désespérance, à la reconnaissance de la Vie, du Vainqueur, du Ressuscité. Je pense que nous avons, nous, dans nos vies, à faire ce cheminement et c'est dans ce cheminement que nous pourrions balbutier peut-être quelques réponses

à la question que vous posiez « qui est Jésus-Christ ? ».

**R. D. : Alors, vous n'avez pas peur de douter ?**

X.C. : Au contraire. Je pense que le doute fait partie de la foi. Je ne peux pas croire sans douter. La foi n'est pas un pari (je n'aime pas beaucoup ce terme de « pari » à la Pascal), ce n'est pas quelque chose d'irrationnel, car il y a du rationnel dans l'acte de foi que je fais, mais la foi dépasse toutes les dimensions de la raison, de l'histoire... Le fait de la mort est un fait historique, palpable. Le fait de la Résurrection n'est pas un fait historique, c'est un fait trans-historique, il va au-delà de l'histoire. On le reconnaît dans un acte de foi. Et parce que je le reconnais dans un acte de foi, il doit y avoir au fond de moi-même un doute. C'est vrai que ce doute, je le porte tous les jours et c'est pour cela que j'ai envie de continuer à cheminer avec l'Évangile et avec mes frères différents, à la Cismade et ailleurs dans l'Église. J'ai envie de cheminer avec eux pour le trouver, le rencontrer dans le partage, partage du pain et de la parole et bien d'autres partages...

**R. D. : Alors, votre foi... (mais peut-être faudrait-il rappeler que foi, ça veut dire confiance ; la foi, c'est ce qui fait qu'on croit sur parole, on se fie à quelqu'un...), votre foi, c'est ce qui traverse toutes les inconnues, toutes les incertitudes peut-être, à travers tout cela,**

**vous dites : « Moi, je crois en Celui-là... » ?**

**X.C. :** Oui c'est malgré...

**R. D. : Malgré tout ce qui va contre, je crois.**

**X.C. :** Non, je n'aime pas beaucoup l'expression « Malgré tout ce qui va contre, je crois », comme si la foi était un bouchetrou de nos limites, de nos désespérances. Non, non, je crois avec tout ça, avec mes doutes, avec mes certitudes, avec mes convictions. Ainsi, je ne suis pas sûr toujours d'avoir raison dans mes analyses au sujet des étrangers, de la politique qu'il conviendrait de faire vis-à-vis d'eux : ouverture ou fermeture des frontières, accueil des demandeurs d'asile. J'ai des convictions, des convictions fondées sur des analyses sociologiques, économiques, politiques, des analyses aussi fondées sur l'Évangile, avec une vision évangélique, mais tout ça ne veut pas dire : « Xavier Campagne a la vérité là-dessus ». Pourtant, une assurance profonde, une confiance profonde, une foi profonde se joue à travers tout ça, avec tout ça, et non pas malgré tout ça ou contre tout ça.

**R. D. : C'est l'être qui porte ça, qui a cela en lui, qui croit ?**

**X.C. :** Oui et, de même j'ai des amis à la Cimade à Marseille qui portent tout ça, sans la foi, parce qu'ils sont athées, parce

qu'ils sont non-croyants, parce qu'ils n'ont pas eu le même cheminement que moi. Leurs motivations profondes sont autres : on se retrouve exactement sur la défense de l'étranger (heureusement il faut qu'on ait un point commun : c'est ça qui nous rassemble) mais le fait que leurs motivations et leur chemin soient différents, m'intéresse : puisqu'il y a des gens qui disent « je vis cela, sans la foi », je ne peux pas dire « je vis cela, c'est donc de la foi ». Mais ma foi se joue là-dedans. Pour d'autres, c'est autre chose qui se joue. D'où une interrogation mutuelle qui est passionnante.

**R. D. : Mais qu'est-ce que vous voulez dire quand vous dites « Ma foi se joue là-dedans » ? Elle est en danger, votre foi ?**

**X.C. :** Non, mais elle est un risque. Elle n'est pas en danger, mais c'est un risque, dans la mesure où elle n'est pas rationnelle, dans la mesure où elle est rencontre d'une personne. Moi d'ailleurs, je serais assez facilement athée et plutôt chrétien. Je veux dire que Dieu, je ne l'ai jamais rencontré ; par contre, il y a quelqu'un, Jésus-Christ, qui a partagé ma vie, la vie et ma vie. Il me parle de quelqu'un qui est son Père, et je redécouvre Dieu. Comme beaucoup, quand j'étais au catéchisme et quand j'étais gamin, j'ai cru en Dieu, j'étais déiste. Je suis devenu athée, de ce côté-là. Par contre, je redécouvre Dieu par Jésus-Christ, parce que cet homme qui a existé, il y a 2000 ans, et qui continue à exister, me parle à

travers l'Évangile, encore une fois, de quelqu'un qui est Dieu, qui est son père...

**R. D. :** Alors vous diriez : « Dieu, je ne le connais pas : je ne peux pas le saisir ». Nous sommes d'accord là ?

X.C. : Oui tout à fait.

**R. D. :** Mais, à travers Jésus-Christ, j'en comprends quelque chose et un autre comprendra différemment ?

X.C. : Oui, Un autre comprendra différemment. Les chemins vers Dieu sont différents, de par l'histoire, de par les choix, de par des tas de choses. Mon chemin, c'est Jésus-Christ. Il a dit : « Je suis le Chemin, la Vérité, la Vie ». Pour moi, c'est ce chemin-là, mais j'accepte qu'il y ait d'autres chemins : pour les juifs, les musulmans, les bouddhistes, pour les athées, les humanistes, il y a d'autres chemins. Ils aboutissent. « Il y a bien des demeures dans la maison de mon Père », a dit ce même Jésus... Mon chemin à moi est Jésus. Mais justement, en Jésus, il y a la découverte que des tas d'autres chemins sont possibles et que nous avons, encore une fois comme nous le disions tout à l'heure, à chercher cette vérité qui nous dépasse.

**R. D. :** A la chercher ? Vous la cherchez tous les jours ? C'est un peu contradictoire, ce que vous me dites. D'un côté, vous me dites que vous êtes sûr

**de votre foi, et, d'autre part, vous cherchez quelque chose...**

X.C. : Non, je n'ai pas dit que j'étais sûr de ma foi. J'ai dit que je suis sûr que la foi a une certaine importance dans ma vie, et que c'est une composante de ma vie. C'est vrai, ça, je le dis. Mais je ne suis pas du tout sûr de ma foi, car j'ai dit, au contraire, qu'elle était fondamentalement doute. Et souvent j'emploie le mot de « chemin », « chemin à découvrir »... C'est donc que je ne possède pas la vérité, ou que je ne voudrais pas du moins la posséder parce que nous sommes tous un peu prisonniers de nos idées, de nos idéologies, de nos convictions.

**R. D. :** Nos doctrines.

X.C. : De nos doctrines, de nos dogmes. Nous avons continuellement à faire éclater. Et c'est là que la rencontre de l'étranger, des autres, est fondamentalement nécessaire, car c'est très difficile de faire éclater par soi-même, ses propres barrières, ses propres murs, tandis que la rencontre de l'autre me provoque d'une façon beaucoup plus claire, beaucoup plus évidente, beaucoup plus nécessaire — la rencontre de l'autre parce qu'il est autre.

**R. D. :** Et, finalement, parce qu'il est autre, il vous aide à vous approcher de quelqu'un qui est totalement autre que vous et moi : Dieu.

X.C. : Tout à fait, puisqu'il est le Tout Autre.



# Baptiser en Limousin ?

(Nous publions ici quelques réflexions des équipes pastorales du Limousin réunies au Villard : Gentioux, Millevache, Peyrelevade, Peyrat, Eymoutiers, Bourga-neuf, Felletin et Aubusson, à propos du Baptême).

Tout le monde sait que le pays Limousin se dépeuple et, surtout, que la moyenne d'âge de la population provoque l'inquiétude. Tout le monde sait que ce pays, de vieille tradition religieuse, a été marqué par la déchristianisation, au point même qu'on en a fait le type même du « pays déchristianisé »...

Et pourtant, malgré tout, des familles s'adressent à l'Eglise pour faire baptiser leurs enfants : Gens du pays ou immigrants de l'intérieur, et souvent, au temps des vacances, Limousins de l'extérieur qui reviennent « chez eux » pour faire baptiser le petit, comme ils reviendront, plus tard, sur leur terre pour que leur corps rejoigne celui de leurs pères.

Ceux et celles qui prennent en charge la célébration de ces baptêmes et leur préparation sont souvent déroutés et éprouvés par ces demandes dont ils perçoivent mal le fondement de foi. Cette situation est loin d'être propre au Limousin. Mais il nous a semblé qu'ici ces démarches, en l'absence, souvent totale, de communauté locale, permettraient de mettre au jour un ensemble de facteurs peut-être moins visibles en d'autres lieux. C'est pourquoi nous tentons ici de partager nos questions, nos difficultés et nos réflexions.

## I - Une sorte de malaise

Sans doute devrions-nous nous réjouir qu'en ce pays on demande encore le baptême pour les petits enfants ! Et pourtant, le plus souvent, nous ressentons une sorte de malaise voire de souffrance devant la démarche de parents qui sont si éloignés des intentions de l'Eglise quand ils demandent le baptême pour leur petit enfant.

Cet embarras vient de l'écart ressenti entre ce que les gens demandent et ce que nous leur proposons, entre la matérialité de l'acte, la « cérémonie », et sa signification. Par exemple, parfois, les soucis matériels semblent occuper les esprits plus que le sens de la démarche : comment réunir la famille, où trouver une salle, la date, déjà fixée, convient-elle ? etc. Et puis, pour ceux qui viennent d'ailleurs, comment envisager une « préparation » ? Avec quelle communauté va-t-elle pouvoir se faire ? Peut-on baptiser sans un lien minimum avec une communauté ?

Il est d'autres obstacles : D'une part nous trouvons difficilement les mots communs pour que notre manière de dire la foi soit comprise. Le langage de la liturgie par exemple n'est pas toujours adapté et induit certaines images de Dieu qui ne correspondent guère à ce que nous croyons. « A toi le règne, la puissance et la gloire ». Nous interprétons, nous, : à toi le règne de l'amour, la puissance dans la faiblesse, la gloire dans la fidélité... Mais ceux qui entendent la phrase liturgique ?

D'autre part les parents eux-mêmes ont bien de la peine à dire leur foi au sujet du baptême de leur enfant et à l'exprimer autrement que par des formules toutes faites ou très générales.

Que peut-on dire si l'on essaye de cerner plus avant les causes du malaise que nous éprouvons ?

## **Des raisons qui viennent des gens**

Parfois les gens font cette démarche d'une manière quasi administrative, pour éviter les ennuis, plus tard, lors du mariage.

Il y a encore, malgré la distance « religieuse », le besoin exprimé de sacraliser les étapes importantes de la vie, de la naissance à la mort en passant par l'adolescence et le mariage.

Ou bien ils cherchent une sorte de « protection » de l'enfant. Dans cette crainte ancienne se mêlent sans doute l'inquiétude des parents pour cette vie fragile, un vieux fonds de religion naturelle et l'ancien discours terrifiant de l'Eglise, vouant à l'enfer ou aux limbes les enfants sans baptême. Même si cela n'est plus explicite, cela dure dans l'inconscient... beaucoup plus longtemps que le discours

même. (Raison de plus, d'ailleurs, pour être prudents dans nos discours et nos pratiques d'aujourd'hui...).

Enfin, quand les parents se disent « croyants », leur démarche n'est souvent que d'ordre moral et « religieux » : ils ignorent, bien souvent, à peu près tout de Jésus-Christ. Mais il convient de remarquer que la « religion » peut être à dimension cosmique ou traduire un certain rapport à la vie dont il faudrait percevoir la portée spirituelle. Ce n'est pas sans lien avec le théisme et cela pose toujours la question du rapport du théisme et de la foi chrétienne.

Dans ces démarches, aussi, il y a une sorte d'opposition entre le poids du milieu qui fait demander le baptême et le souci de respecter la liberté de l'enfant. « Il choisira plus tard » : Alors, pourquoi le baptiser maintenant ? Si la démarche de foi implique la liberté, ce que les gens admettent, pourquoi ne pas faire du baptême une démarche d'adulte ?

Il faut remarquer d'ailleurs qu'aujourd'hui, d'une manière ou de l'autre, l'Eglise instaure un espace entre la première démarche d'initiation et la ratification du sujet dans sa liberté. Ceux qui prônent le baptême des petits enfants, promeuvent ensuite la confirmation comme moment d'adhésion personnelle et d'engagement dans la Foi. Ceux qui sont partisans de l'accueil dans l'Eglise, réservent le baptême au moment où le sujet peut faire cette démarche en conscience et liberté. La question qui se pose dans la première perspective est celle de la valeur du sacrement de baptême donnés dans ces conditions et, en quelque sorte « sous réserve » de confirmation. Ne vaut-il pas mieux entrer dans une démarche « catéchuménale » qui engage les parents, ou du moins leur enfant, dans un véritable cheminement ?

N'est-il pas paradoxal que les parents s'inquiètent — justement — de la libre adhésion de leur enfant mais admettent fort bien que leur démarche ne se prolonge d'aucun suivi ? Pas plus d'ailleurs qu'ils ne se soucient de préparation, sauf si on en fait une condition du sacrement lui-même... Ainsi, ne faudrait-il pas restaurer un processus sacramentel par étapes, progressif dans son contenu et dans le temps ? (Catéchuménat). Pourquoi pas une démarche variable, adaptée à la diversité des demandes ?

## **Des raisons qui viennent de l'Eglise**

Il y a un autre obstacle :

celui de l'absence d'une communauté de foi qui accueille et soutienne la démarche du baptême, et même l'absence d'une atmosphère qui puisse soutenir la foi. Il s'agit pour les gens d'un acte ponctuel et privé et non d'un engagement dans le Peuple de Dieu. Et puis la communauté chrétienne elle-même n'est guère ou pas du tout impliquée. Dès lors, comment est-il possible qu'un baptême puisse « faire Eglise » quand il n'a pas été vécu dans une communauté ?

Dans toute démarche de foi, la présence de l'Eglise devrait être comme un terreau, un soutien, un lieu d'appel. Mais où est cette Eglise ? Où et comment, chez nous, sur les Plateaux, peut-elle être rencontrée ? Même si le paysage varie sensiblement au moment des vacances... qu'est-ce qui est perçu de l'Eglise comme lieu d'accueil et d'espérance ? Comment dire la foi sans ce support d'une Eglise vivant les paroles qu'elle proclame ? Et comment faire quand les gens ne peuvent ou ne savent plus rejoindre l'Eglise dans l'espace ordinaire de leur existence ? Il est vrai que l'Eglise n'a pas que son aspect visible sur le terrain. Elle existe aussi dans les mémoires, par les traditions, par les médias. Il n'y a guère de cohérence entre tout cela. Et nous sommes loin d'avoir la maîtrise de toutes les images présentes chez les gens que nous rencontrons. Nous essayons de construire ici une Eglise au service du pays et de son espérance. Mais c'est souvent celle que les gens rejettent par nostalgie ou simple habitude des images du passé.

Finalement, quand on baptise un enfant, on a le sentiment de faire un acte social, intégrant les contenus de foi les plus divers, bien rarement reliés à Jésus-Christ. On risque alors de dévaluer le sacrement et de détériorer la signification d'un « peuple de témoins ». Et l'on est pris dans une tension entre le sens profond du sacrement et le respect de la démarche des gens. Comment donc passer de la dimension humaine, à la dimension de foi ?

## **Raisons qui tiennent à notre " théologie "**

Enfin, en dépit de la justesse de nos interrogations, certaines raisons viennent peut-être de nous-mêmes. Certes nous avons conscience que le sacrement appartient

en quelque sorte à l'Eglise car il n'a de sens qu'en son sein, et en référence au Christ dont elle tient son existence. Mais nous devons aussi nous rappeler que l'Eglise n'est pas propriétaire de ce signe qui lui est donné justement pour qu'elle se souvienne qu'elle n'est pas la Source mais au service de la Source. On a parfois le sentiment que notre volonté — juste — de défendre la signification du sacrement n'est pas dépourvue d'un certain purisme ou d'un certain jansénisme, manière comme une autre d'assurer son pouvoir ! Notre accompagnement doit donc s'inspirer de cette double réalité : le sacrement est *un don fait à l'Eglise pour qu'à son tour elle le donne*. Il faut donc prendre garde que l'accompagnement, nécessaire, de la démarche n'apparaisse pas comme une sorte d'examen de catéchisme, ressenti comme quelque chose de cérébral, ou que le baptême, sous prétexte qu'il doit conduire à la fraternité universelle et à la solidarité avec les pauvres, frères de Jésus-Christ, ne soit conditionné par nos manières de concevoir l'engagement. Bref, il faut veiller à ce que les dimensions de prévenance et de gratuité ne soient pas occultées par les légitimes exigences de sérieux dans la démarche.

### ***Chaque personne et mystère***

Ou encore, et c'est peut-être plus dangereux et moins perceptible chez des gens très pudiques sur leur vie intérieure, il faut veiller à ce que nous ne semblions pas ignorer le mystère : mystère des consciences et des chemins de la grâce, mystère de Dieu présent au cœur des hommes.

Comme le dit Marcel Massard : « Il nous faut prendre l'homme dans sa totalité, et nous savons que l'homme est habité de Dieu. Essayons donc d'accueillir les gens avec cette pensée qu'ils sont habités de Dieu. Le niveau de la conscience ne dit pas le tout d'une démarche. Les choses ne se passent pas seulement dans le rapport de conscience à conscience. En rester à ce que disent les gens, — et surtout à ce qu'ils ne disent pas — c'est s'enfermer. Il y a plus dans la démarche des gens que ce qu'ils disent. Ce « plus », les gens le traduisent souvent confusément d'une manière qui mêle le bon grain et la mauvaise herbe. Parfois, dans le terrain où nous sommes, ce « plus » est complètement masqué par un matérialisme pratique, une « indifférence » ou des idéologies qui tiennent la foi à distance. Dans nos attitudes d'écoute et d'accueil, il nous faut laisser de l'espace à Dieu. Nous avons tendance à nous situer comme des juges de ce qu'ils disent. Cela ne crée pas le climat de confiance nécessaire pour écouter l'appel de Dieu retentir à tra-

vers la maladresse d'une démarche humaine. La rencontre à propos de sacrements est un temps dans une démarche. Le sacrement, de ce point de vue, reste mystère d'initiation, porte ouverte sur le mystère ».

### ***Royaume et Eglise***

Il y a plus, ici, que l'engagement d'une démarche pastorale. Une certaine intelligence de la foi est impliquée dans notre attitude. Nous avons tendance à confondre Eglise et Royaume et à croire que le rapport de l'Eglise au monde, représente, réalise et épuise le rapport du Royaume au monde. Alors que l'Eglise est au service de ce Royaume dont elle est signe. Le Royaume la dépasse, en arrière, dans les promesses et dans la foi d'Abraham et des croyants ; (Relire l'Épître aux Hébreux), en avant, dans l'inattendu de la venue du Fils de l'Homme, accomplissant toutes choses.

### ***Intendants des Mystères***

De la même manière les ministres des sacrements de l'Eglise sont au service du Mystère de Dieu dans sa relation avec ceux qui s'adressent à eux. Ils n'ont pas à se substituer à Dieu mais à servir son dialogue avec l'homme. Il y a une analogie entre la relation : Royaume - Eglise - Monde, et : Mystère de Dieu - Ministres - Personnes demandant le baptême.

### ***La place de l'Esprit***

En amont encore de cette éventuelle distorsion, il peut y avoir une mauvaise articulation de notre foi. Tout se passe en effet comme si, ministres des sacrements, dans l'Eglise, nous étions serviteurs du Christ en face de gens qui demandent les signes du Christ pour aller au Père, sans que l'Esprit-Saint soit jamais impliqué. Autrement dit, en poursuivant l'analogie, nous avons la relation : Dieu Père - Christ (dont nous sommes les ministres) - Hommes dans leur démarche religieuse plus ou moins ajustée. Mais nous oublions que l'Esprit de Dieu est présent en Christ, dans l'Eglise sacramentelle et dans le cœur des hommes. Même si les signes de l'Esprit sont ténus, ambigus, voilés et soumis à interpellation, ils sont là, indubitables. Mieux, comme le Christ est au service de l'Esprit qui est appel du Père au cœur de l'homme, nous devons être au service de ce même Esprit dans toutes les démarches de l'homme pour trouver ou donner sens à sa vie. Et, de ce point de vue, quel-

les que soient ses ambiguïtés ou ses obscurités, une demande de sacrement, même si elle est fruste et mal ajustée, s'inscrit dans cette recherche de sens et donc dans cette relation de l'homme à Dieu par l'Esprit. Il faut donc laisser l'espace libre à Dieu. « Dieu plus intime que le plus intime de moi-même ». Cette phrase de St Augustin ne concernerait-elle que les initiés et les mystiques ou bien vaut-elle pour tout homme ?

Prendre conscience de cela ce n'est pas pour autant liquider la question et évacuer tout l'effort indispensable de pédagogie et de rigueur. Mais cela peut modifier notre regard et notre rapport aux gens car c'est le fondement dernier du rapport de confiance que nous devons avoir avec eux.

### ***Sens et signification***

Une autre remarque doit être faite. Selon un vieil adage, les sacrements réalisent ce qu'ils signifient. Bien souvent on n'a retenu de ces mots qu'un questionnaire sur l'*efficacité*. Quitte d'ailleurs à se lancer dans des développements périlleux sur le caractère réaliste de cette efficacité. Mais l'intérêt de cette formule est de mettre en relief la *signification*, le *sens*. Or, on notera que la signification est engagée, non pas seulement dans l'acte sacramentel lui-même, mais dans l'ensemble de la démarche : du premier moment de l'intention, aux engagements personnels et communautaires qui s'en suivront... ou non. Nous sommes les serviteurs de cette signification plus que nous n'en sommes les garants. En tous cas, en aucune façon, nous ne maîtrisons le sens. Celui-ci naît à la croisée des intentions de l'Eglise, de la démarche des gens et de notre ministère. Et l'on doit dire, à la fois, que se réalisent ce qui est signifié et ce qui est au delà du signifié. En matière de symboles, et c'est bien de cela qu'il s'agit, le sens est bien engagé dans le signifiant (l'acte sacramentel, la célébration), mais il est au delà du signifié (ce qui relève des consciences : celles de l'Eglise, celle des personnes et celle des ministres). Ce n'est pas une question de conscience psychologique et d'in-conscient. C'est une question d'Esprit. Cela passe par la matière, par la chair, par l'esprit, par le cœur, par le clair et l'obscur.

## II - Que faire ?

Ce qui fait problème :

- le sacrement conféré à des enfants dont les parents ne sont pas accordés à la proposition de l'Eglise ;
- la préparation, ardue ;
- le suivi, quasi inexistant.

Dans tout ce qui va suivre, nous avons le sentiment qu'à des questions variées et souvent mal posées nous ne pourrions pas donner de réponse assurée et univoque. Il faudrait au moins un accord pastoral d'ensemble non seulement au centre du Limousin, mais aussi dans les diocèses de la périphérie et plus largement encore, puisque les gens qui viennent, ici, faire baptiser leurs enfants, résident ailleurs...

### Quatre chemins

Actuellement quatre chemins sont offerts :

- l'« accueil dans l'Eglise » qui engage dans un baptême par étapes. Bien que ce ne soit pas encore la pratique dominante, cette possibilité a été inscrite dans les textes du synode de Limoges et nous pensons que c'est celle qui respecte le mieux la démarche de parents, assez loin de l'Eglise, en prévoyant un cheminement de foi pour eux et leur enfant.
- le baptême du petit enfant. Nous le justifions en réaffirmant que l'Eglise ne peut refuser un sacrement qui est signe de l'amour gratuit de Dieu et de son initiative qui prévient l'homme en sa démarche de foi.
- le baptême à l'âge scolaire. L'enfant est un être en croissance, mais il peut poser un acte personnel. Et nous remarquons que des enfants arrivent en catéchèse à la suite d'un copain ou d'une copine, sans que les parents y poussent ou s'y opposent...



— le baptême à l'âge adulte. Il est réponse à un appel au cœur d'une existence de foi et signifie un engagement de foi et une participation à la vie de la communauté.

## Trois pôles

Qu'il s'agisse de l'Accueil ou du Baptême ces réalités s'inscrivent dans un devenir chrétien. Ces actes supposent une histoire qui naît dans un terreau humain, un passé, une mentalité dont il faut tenir compte. Mais ils ouvrent aussi un avenir et ils devraient se déployer en une préparation, une célébration, et un « suivi »...

Ceux et celles qui accompagnent les démarches de baptême sont en fait travaillés par le souci de respecter trois pôles :

— un pôle de foi : le contenu de la profession de foi en un Dieu Trinité, le Dieu dont Jésus-Christ a témoigné par sa vie, sa mort et sa résurrection.

— un pôle « missionnaire » qui s'efforce de saisir dans quel milieu humain s'inscrit la démarche, ce qui vivent les parents, dans quelle humanité se situe la famille.

— un pôle ecclésial, car tout baptême suppose une communauté.

Nos interrogations les plus fortes : sur quel tissu humain et ecclésial s'appuyer ? Quel accompagnement est possible ? Peut-on faire un « aujourd'hui » s'il n'y a pas de « demain » ? Quelles propositions d'avenir ?

Avant de faire part des quelques repères pastoraux que nous retenons pour faire au moins mal, sinon au mieux, il est nécessaire d'exposer plus à fond le fruit de notre réflexion.

## Tenir bon

Même s'il faut, par impossibilité de tout tenir, mettre l'accent sur l'une des trois dimensions suivantes, il nous semble que nous devons constamment recevoir la démarche de baptême sur trois registres :

— celui de l'évangélisation. De ce point de vue le baptême est une réponse de l'homme à l'amour de Dieu, manifesté en Jésus-Christ et qui doit rejoindre l'existence concrète de chacun.

— celui de la catéchèse. Ici le baptême renvoie à la rencontre de Philippe et de l'Eunuque de la Reine Candace. Qui est cet homme ? Qu'est-ce qui empêche que je sois baptisé ? (Ac 8, 26-39).

— celui de la sacramentalisation enfin. Reconnaître que la vie est un don de Dieu et que Dieu aime toute vie. Avec d'autres, poursuivre cette découverte et s'engager dans l'Eglise.

Ces trois dimensions doivent s'appuyer l'une sur l'autre. En réalité nous aimerions pouvoir faire « table rase » et repartir de zéro. Mais ce n'est pas possible. Les gens ont un passé, une histoire, une réalité. On ne peut pas tout déblayer pour construire ensuite. Il faut en même temps déblayer et construire. Et peut-être même se dire que la nouvelle construction effacera peu à peu les déblais anciens ? Ne pas éteindre la mèche qui fume... (Isaïe 42, 3). Et, comme le Christ, accueillir les gens comme ils viennent même si leur démarche semble relever de la magie plus que de la confiance personnelle. (Mc 5, 25-34).

## **Une démarche pastorale**

Tout ce qui précède explique pourquoi nous sommes réticents à entrer dans une démarche baptismale qui ne corresponde pas à l'intention de l'Eglise.

Dans l'idéal, le baptême devrait signifier la gratuité du don de Dieu et sa reconnaissance, l'entrée dans une communauté. C'est un acte symbolique qui devrait engager une autre manière de vivre, c'est un acte de célébration qui ouvre à la communion.

### ***Proposer l'« accueil dans l'Eglise »***

Le plus souvent les gens font une démarche en vertu d'une attitude très anciennement ancrée dans leur mentalité, mais sans rapport avec la vie actuelle de l'Eglise. Et souvent cette demande s'exprime comme un « droit ».

Mais notre pratique est encore trop souvent celle que nous avons héritée des temps de chrétienté, quand la foi allait — croyait-on — de soi. Nous sommes beaucoup plus et de plus en plus dans la situation de la première Eglise. Cela demande longue préparation et accompagnement après. Seulement, dans notre pays, il y a une grande différence avec l'Eglise des premiers siècles. En effet, en ce temps-là, les gens qui demandaient le baptême avaient rencontré des chrétiens. En Corée du Sud, en Afrique, l'image de l'Eglise est attirante et provoque des demandes de baptême. Ici nous avons affaire souvent à des gens qui n'ont pas rencontré de chrétiens. Mais peut-être aussi ne savons-nous pas mettre à profit les occasions de rencontre durant les vacances de l'été quand des chrétiens actifs dans des Eglises vivantes sont en vacance chez nous ?

Créer un climat de confiance, ce n'est pas tout brader, tout accepter sans discernement. Il faut faire valoir, peut-être pas les exigences, mais la portée de la démarche sacramentelle. En effet que pourrions-nous demander comme « exigences » au moment du sacrement si l'on n'est pas dans la perspective d'un chemin catéchuménal ? Sans asséner les choses comme des : « conditions pour », il faudrait avoir le temps de faire découvrir par les gens eux-mêmes à quoi les engage leur propre demande. Il faut s'appuyer pour cela sur le sentiment même de ceux qui font la démarche, en particulier le souci qu'ils ont de respecter la liberté de leur enfant. Mais il faut aussi libérer les gens des frayeurs non-dites qui les habitent en cas de non-baptême. Faire comprendre que l'« ACCUEIL » dans l'Eglise, est une manière pour l'Eglise d'assumer la démarche et que c'est une première manière de reconnaître une filiation divine qui est toujours déjà donnée et qui ne dépend pas du sacrement. Celui-ci signifie ce qui est déjà-là et le fait exister pour l'homme. « Par le baptême, tout homme, de fils de Dieu qu'il était déjà, devient fils reconnaissant, capable de dire, à la suite de Jésus, que Dieu est son Père ». (Dossier du diocèse du Mans). Ce n'est donc pas le sacrement qui est le fondement de la filiation divine. Mais c'est la reconnaissance de cette filiation qui conduit au sacrement.

Peut-être convient-il ici de faire une remarque. Tout ceci s'inscrit dans une mutation culturelle. Depuis quelques années les sacrements interviennent comme la consécration d'une démarche ou d'un état de fait et non plus comme des seuils d'initiation. Le mariage consacre maintenant, de plus en plus, une vie commune déjà engagée. La confirmation intervient pour sceller un engagement de vie. L'extrême onction qui était donnée aux portes de la mort, est devenue le sacrement des ma-

lades. Et même le ministère presbytéral est conféré après un stage ou une année diaconale. Il y a là un déplacement général de l'initiation vers la consécration de ce qui est. Seulement ceci n'est pas vécu par tout le monde de la même manière... et il y a des retours en arrière. Il ne s'agit pas ici de prendre parti ou de valoriser a priori l'une ou l'autre perspective mais d'être conscient que nos propositions interviennent dans ce climat.

### *Accepter de baptiser*

Si l'on répond positivement à la demande qui est faite de baptiser un petit enfant, ce geste doit être posé comme une manifestation de l'amour porté à l'enfant. C'est la reconnaissance de la filiation divine, l'action de grâces, l'appel à vivre la fraternité et à participer à la vie pour tous les hommes. Non seulement le baptême introduit dans la gratuité, mais il doit creuser en nous la capacité à accueillir l'autre dans tout ce qu'il est, accueillir l'autre aussi comme un don. Il peut être alors un lieu d' « effervescence sociale ». Célébrer un baptême, c'est affirmer que Dieu aime tous les hommes et jouer cela dans la vie de tous les jours. C'est à la fois reconnaître la filiation et la fraternité. Plongée dans la foi à Jésus-Christ, mort et ressuscité, le baptême engage le quotidien comme un chemin que l'on fera ensemble, poussés par l'Esprit.

Compte tenu de tout cela la démarche pastorale se joue pour une grande part dans la rencontre, dans la connaissance de l'histoire de la famille. Il faut aller « chez eux ». A travers le dialogue, découvrir les raisons de la demande et les faire grandir. Chercher les terrains humains où s'enracine la signification du baptême : l'amour pour l'enfant, la fête, y compris dans ce que la célébration dit, au delà des paroles et des signes, dans l'esthétique. Et c'est important de choisir ensemble les symboles et les textes qui parlent le mieux. Evidemment le risque est de réduire le contenu du sacrement à ce que l'amour humain désire, espère et célèbre pour l'enfant. Autrement dit, en rester au plan social ou « moral »... Malgré ce risque il faut partir de l'homme. Autrement la parole de foi sera sans contenu réel. Il s'agit de conversion, de situer les choses dans leur vraie profondeur, y compris par le dépassement, en sachant discerner ce qui est mortifère en l'homme. Mourir aux forces de la mort pour revivre avec le Christ dans sa résurrection... Lorsque c'est possible proposer une célébration quand la communauté chrétienne est réunie, à l'Eucharistie. Remettre un signe : une croix, une lumière, non seulement au baptisé

mais aux autres enfants présents, aux adultes qui le souhaitent. Parfois ce sera le petit groupe des enfants en catéchèse qui accompagnera la démarche...

Et pour la suite ? Saisir les événements de la vie de l'enfant pour se souvenir et avancer, fêtes, anniversaires... Proposer des outils simples pour l'éveil de la foi et sa nourriture dans l'âge de l'enfance...

## **Il y a donc le souhaitable ...**

Que nous espérons être le possible demain. Cela sous-entend qu'on y travaille et que, sur ce point, il y ait une véritable cohérence ecclésiale. Autrement les gens s'adressent au plus offrant, et c'est, trop souvent, le plus facile.

— Travailler à une pastorale unifiée du baptême au sein de l'Église.

— Permettre aux parents de dissocier salut et baptême.

— Prendre le temps qu'il faut pour la préparation du baptême et des acteurs. Donc pas de date préalablement fixée.

— Lors d'une demande proposer les deux possibilités : l'*ACCUEIL* d'abord et un cheminement qui aboutit au baptême lors de l'adolescence ou de l'âge adulte, ou bien le baptême du petit enfant en espérant qu'il traduit l'engagement effectif dans un cheminement de foi.

— Conjuguer les trois perspectives : évangélisation, catéchèse et sacramentalisation. Et tenir les trois dimensions : contenu du geste sacramentel, importance de la mission et de la communauté.

— Insister sur la dimension « pascale ».

— Faire jouer la créativité dans la célébration, en particulier dans l'utilisation des symboles. Chercher à mettre en place une fête associant les parents, la famille du baptisé et la communauté chrétienne.

— Enfin prévoir le « suivi », mettre en place une équipe d'accompagnement, même si ce n'est qu'un ou deux couples.

## Et puis il y a le possible

Garder très présente la perspective, même si tout n'est pas réalisable. Le souhaitable ne deviendra possible que s'il guide nos démarches d'aujourd'hui.

— Coordonner les choses au moins sur les Plateaux Limousins et dans les deux diocèses concernés.

— Informer les chrétiens pratiquants de ce qui se réfléchit au sujet du baptême et insister sur la démarche d'*ACCUEIL* en expliquant sa signification et en valorisant son sens.

— Encourager l'accueil comme le premier temps d'un baptême par étapes. Et, de toutes façons, s'accrocher à la chronologie : faire apparaître le sens du baptême et les engagements de cette démarche avant de célébrer.

— Valoriser le baptême en âge scolaire, y compris dans les formes de célébration. Mettre en place des équipes de préparation, même si cela ne consiste qu'à mettre en relation deux ou trois familles.

— Sensibiliser par le journal paroissial et un tract concernant le baptême. Avoir un texte commun pour les équipes du Plateau, qui permette aux familles de comprendre et de choisir.

— La première rencontre est décisive pour que s'établisse un climat de dialogue et qu'elle ouvre à la confiance.

— Privilégier la rencontre, prendre le temps de l'écoute et, si possible, associer parrains et marraines à la démarche, ainsi que les grands parents.

— Enfin, se rappeler que le baptême est appel à la conversion pour nous comme pour le baptisé et sa famille.

---

Note : Dans notre réflexion nous avons été stimulés par un article d'Albert ROUET, Evêque auxiliaire de Paris, paru dans les *Etudes* de septembre 1991 « Faut-il accepter toute demande de sacrement ? ». Voir aussi dans l'Actualité Religieuse dans le Monde. N° 98 du 15 mars 1992, p. 34-37 l'article de J.P. Magnine.

## ERRATA

Dans le numéro 153, l'article d'Eric BRAUNS a subi quelques inexactitudes :

- A la page 47, dans la première ligne, il fallait lire « des difficultés à être chrétien aujourd'hui » ;
- A la page 47, dans la 5<sup>e</sup> ligne, il faut supprimer « où les mentalités seraient à l'unisson avec elle » ;
- A la page 47, dans la ligne 21, il faut lire « seraient à l'unisson » au lieu de « consonneraient » ;
- A la page 49, dans la ligne 19, il faut lire « la signification que l'on donne au (et non du) Mal » ;
- A la page 49, dans la ligne 21, « donc d'un drame où le Mal » ;
- A la page 53, dans la ligne 28, « il est très périlleux de lui donner un sens » ;
- A la page 59, dans la ligne 22, il faut lire : « son altérité est niée » et non mise.

**Nous présentons à Eric Brauns nos excuses pour ces erreurs.**